

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME XXVII — N°1  
AVRIL 1949

## SOMMAIRE

<b>Réception de M. Gustave Vanwelkenhuyzen :</b>	
Discours de M. Henri Liebrecht .....	5
Discours de M. Gustave Vanwelkenhuyzen .....	15
<b>Réception de M. Carlo Bronne :</b>	
Discours de M. Pierre Nothomb .....	27
Discours de M. Carlo Bronne.....	39
<b>Vie, mort et résurrection des œuvres littéraires (lecture faite le 12 mars par M. Robert De Traz) .....</b>	<b>49</b>
<b>Réception de M. Louis Remacle :</b>	
Discours de M. Maurice Delbouille .....	59
Discours de M. Louis Remacle .....	71
<b>Réception de M. Louis Piérard :</b>	
Discours de M. Louis Dumont-Wilden .....	81
Discours de M. Louis Piérard .....	97

---

**Académie Royale  
de Langue et de Littérature  
Françaises**

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



**BULLETIN**

**TOME XXVII**  
1949



**BRUXELLES, PALAIS DES ACADEMIES**  
**LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADEMIE**

## SÉANCE PUBLIQUE DU 12 FÉVRIER 1949

---

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Maurice DELBOUILLE.

---

### Réception de M. Gustave Vanwelkenhuyzen

---

#### Discours de M. Henri Liebrecht

Monsieur,

Lorsque notre Compagnie m'a fait l'honneur de me désigner pour vous recevoir parmi nous, je n'ai pu me défendre d'un secret plaisir et j'ai pensé que le Destin fait parfois bien les choses. J'imagine qu'aux séances qui nous réunissent mensuellement vous devez parfois faire un retour sur votre passé et, en évoquant vos années d'études, trouver quelque raison de satisfaction à vous asseoir à côté de notre Collègue, Gustave Charlier et de moi-même, c'est-à-dire entre votre dernier et votre premier professeur de littérature.

Nous ne pouvions guère prévoir cette heureuse conjoncture, voici quelque trente-deux ans : les hasards de la première guerre mondiale avaient uni, pour combler les vides du corps professoral d'un de nos Athénées communaux, la bonne volonté de quelques écrivains à la compétence d'universitaires en disponibilité. Et ce jour-là, Monsieur, un savant de réputation universelle, le Professeur Henri Grégoire, vous enseigna les rudiments du grec, à vous et à vos jeunes condisciples.

Vous aviez alors une quinzaine d'années, puisque vous êtes né à Schaerbeek le 9 avril 1900. — Je retrouve dans mon souvenir l'image d'un garçon studieux, posant volontiers des questions qui témoignaient d'une curiosité en quête de

détails plus amples et plus précis, et faisant contraste par le calme de sa nature, avec la turbulence de ses camarades. Laissez-moi croire, même si je m'illusionne, que ces leçons premières ont éveillé chez l'écolier épris de lectures, ce goût des lettres et cet enthousiasme pour les grandes œuvres qui ont été à l'origine de votre vocation d'historien de la littérature.

Docteur en Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles, vous vous êtes spécialisé dans le domaine de la philologie romane, sous la conduite éminente de celui qui vient de nous donner cette docte et lumineuse étude du « Mouvement Romantique en Belgique » et qui fut lui-même un des disciples préférés de ce maître incomparable, Maurice Wilmotte, auquel vous échoit le très grand honneur de succéder parmi nous. Admirons cette filiation spirituelle qui rattache ainsi étroitement trois générations d'hommes épris d'une même discipline et y appliquant des méthodes voisines, qui se complètent et s'enrichissent, pour le plus large profit des Lettres de notre pays et le plus haut respect d'une langue dont notre Compagnie distingue les bons serviteurs en les accueillant dans son sein.

Déjà votre personnalité s'affirme : vous avez le souci d'aborder les questions qui vous intéressent en les éclairant de vues nouvelles. Lauréat du Concours Universitaire en 1926, vous vous distinguerez à nouveau trois ans plus tard en répondant à une des questions mises au concours par l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, dont vous voici aujourd'hui un des membres. On ne peut que vous féliciter d'avoir fait, dès le début, la preuve de votre valeur par l'étude des questions qui sont l'objet même de nos travaux. Votre mémoire sur « L'Influence du Naturalisme Français en Belgique, de 1875 à 1900 » fut publié dans la Collection des Mémoires de l'Académie. Et c'est là le premier volume auquel vous avez attaché votre nom. Dès l'année suivante, vous consacrez une substantielle notice à un de vos prédécesseurs dans ce domaine de l'histoire littéraire, à « Francis Nautet, historien des Lettres Belges », critique consciencieux, oublié bien à tort et qui fut, à l'époque

de la « Jeune Belgique », l'un des premiers à établir le bilan de nos lettres nationales dans le passé et dans le présent. Les recherches que vous aviez poursuivies pour documenter votre premier travail avaient attiré votre attention sur les échanges intellectuels qui ont toujours existé entre la France et la Belgique et plus particulièrement sur les rapports qui s'établirent dans le passé entre les écrivains des deux pays, comme sur l'influence qu'ils ont pu avoir les uns sur les autres. De là les deux ouvrages que vous avez consacrés, l'un à « Joris-Karl Huysmans et la Belgique », l'autre à « Verlaine en Belgique ». Le premier parut en 1935, le second dix ans après. Entre les deux se place la guerre. Mais un homme tel que vous ne peut admettre une telle parenthèse sans la remplir par des travaux destinés à servir, sous une forme ou sous une autre, les idées qui lui sont chères. Depuis vingt-cinq ans vous êtes professeur dans l'enseignement moyen officiel et, plus précisément, depuis dix-huit ans vous professez le français dans les classes supérieures de l'Athénée Royal d'Ixelles. Rien de surprenant si vous vous êtes attaché, durant ce temps d'arrêt, à mettre au point une série de volumes anthologiques, destinés à familiariser les élèves de nos écoles avec les écrivains belges de langue française. C'est la raison de vos deux volumes de « Pages Choisies », l'un consacré aux romanciers et aux conteurs, l'autre aux essayistes et aux auteurs dramatiques. Rien n'exige plus de goût et une plus parfaite connaissance de toute la production littéraire d'un homme ou d'une époque que le choix judicieux d'extraits forcément très brefs, de telle manière que la curiosité soit éveillée en même temps que le désir de compléter cette information. Déjà vous aviez donné vos soins à des volumes semblables, l'un consacré à Jean Tousseul, qui dessine un crayon judicieux de l'auteur du « Village Gris » et de tant d'œuvres évocatrices de son pays mosan, l'autre à Georges Eekhoud, dans lequel vous donnez en quelques pages une impression d'ensemble du puissant romancier de « La Nouvelle Carthage » et du « Cycle Patibulaire ». Ce n'est point faire là, je vous l'assure, œuvre d'intérêt mineur : c'est au contraire

servir de la façon la plus féconde et peut-être la plus vivante, la cause de notre littérature que d'en mettre les plus belles pages à la portée d'abord des jeunes lecteurs et ensuite d'un auditoire moins restreint mais qu'il importe de guider à travers le dédale d'une production plus riche que ce public n'a tendance à le croire.

Pour porter sur notre littérature un jugement exact et dépouillé de tout parti pris, vous avez estimé avec raison qu'il convenait d'établir une discrimination entre les éléments d'origine nationale et les influences étrangères. Pouvons-nous à vrai dire parler de la sorte quand nous songeons aux contacts à peu près permanents qui existent entre les écrivains de France et de Belgique, les uns et les autres au service d'une langue dont l'unité et l'universalité sont deux des signes de sa grandeur. Un jour, ne devra-t-on pas, pour reconnaître ce qu'on lui doit, écrire l'histoire intellectuelle de la France dans le monde. On saura alors l'éclat de son rayonnement et la dette que chacun a contractée à son égard.

Pareille histoire exigera d'abord, en ce qui concerne notre pays, une étude détaillée du rôle joué à chaque époque par les écrivains français en Belgique et par les écrivains belges en France. Encore ne suffira-t-il pas de se préoccuper des hommes : il faudra dénombrer les œuvres, s'informer des modes littéraires, de la diffusion des écoles et de leur évolution au contact de celles qu'elles ont supplantées.

La naissance ou la transformation d'une littérature est un phénomène complexe dont il faut avoir la patience de séparer les éléments et de rechercher les origines. C'est à quoi s'attachent quelques-uns d'entre nous et de quoi vous vous êtes préoccupé dans plusieurs de vos travaux.

Je voudrais insister sur quelques-uns des résultats auxquels vous êtes parvenu et fixer dans ces études les points sur lesquels vous avez cru devoir attirer notre attention. Quand une œuvre littéraire paraît, qui est destinée à marquer dans la production d'un temps, la critique formule à son égard un jugement qui n'est point nécessairement celui de l'opinion publique. Même divergence en présence des théories que les chefs d'écoles préconisent plus souvent

qu'ils ne les suivent eux-mêmes. Comme vous le dites fort bien, au début de votre livre, sur « L'influence du Naturalisme en Belgique » : « L'Histoire Littéraire n'est pas uniquement la critique plus ou moins objective des livres. Elle serait incohérente et sèche si elle faisait abstraction des courants d'idées qui accueillent les concepts nouveaux et les modifient, si elle laissait se perdre dans l'oubli tout ce qui fait précisément la vie et l'agitation littéraires d'une époque ». Mais, où retrouver ces courants d'idées ? Comment ressusciter « cette vie et cette agitation littéraires » ? Vous avez eu la patience d'en rechercher l'écho là où une oreille exercée peut encore le percevoir, dans les journaux et les revues, parfois dans les lettres quand il en est parvenu jusqu'à nous, c'est-à-dire, dans tous ces écrits fugitifs où se fixe un moment le mouvement tourbillonnant des idées et qui disparaissent sous la poussière de l'oubli. Il faut avoir la persévérance d'un chartiste pour les épousseter et leur rendre vie mais aussi pour connaître la joie de la découverte et retracer de la sorte ce que Charles Des Granges nomme, selon un mot que vous rappelez, « une sorte de courbe de l'opinion ». Vous avez raison d'attacher comme lui une grande importance à cette étude, par la méthode historique, des variations « de l'opinion publique à l'égard des œuvres littéraires ». A tout prendre celles-ci ne sont-elles pas nées pour affronter celle-là, dans l'espoir de s'imposer à elle, au prix de discussions souvent fort animées dont le bruit, affaibli par le temps, ne nous parvient qu'à travers les journaux de l'époque. Nous y pouvons d'ailleurs constater que les idées n'ont guère changé, que nous nous querellons aujourd'hui pour les mêmes raisons que le faisaient nos grands-parents, que notre partialité ou notre obstination à l'égard des écrivains et des œuvres de l'esprit n'a guère diminué et que nous baptisons toujours « chef-d'œuvre » ce qui demain n'aura même plus de nom dans notre mémoire.

L'époque étudiée dans votre livre et qui se prolonge sur un quart de siècle est une des plus fécondes : au réalisme de Flaubert et des Goncourt a succédé le naturalisme de Zola. C'est le moment où s'annonce chez nous la renaissance

d'une littérature qui vient d'achever cette période de préparation à laquelle nous n'attachons peut-être pas un intérêt assez attentif. Lemonnier sera le précurseur, souhaité dès 1878 par Joris-Karl Huysmans, qui lui indiquait la route à suivre : « Faire pour la Belgique, disait-il, ce que les grands maîtres naturalistes ont fait pour la France, rendre la vie moderne du Brabant, dessiner de pied-en-cap l'homme et la femme du pays, les faire panteler, vivre dans le milieu qui les entoure ». Ces lignes ont paru dans l'« Artiste », l'hebdomadaire dirigé par le curieux homme que fut Théo Hannon et dont le rôle a été d'une importance marquée : « C'est dans ses colonnes, dites-vous, que les œuvres et les théories naturalistes trouvèrent leurs premiers défenseurs en Belgique; c'est là que s'établirent les sympathies littéraires dont les conséquences devaient être marquantes dans la suite du mouvement ». A la même date Lemonnier dirige « L'Actualité », qui succède à « L'Art Universel » et qui fait chorus à « L'Artiste » et à « La Fédération Artistique » pour saluer l'apparition de « L'Assommoir » de Zola, comme celle d'une œuvre qui va ouvrir des voies nouvelles au roman français. La franchise de la jeune critique belge à cette occasion fait contraste avec les réserves de la critique française et montre combien les esprits étaient préparés chez nous à accueillir les idées récentes. Est-ce à dire que « La Jeune Belgique » dès sa naissance y adhèrera sans restriction : si Max Waller s'en montra partisan convaincu, plus d'un des jeunes écrivains qui l'entouraient formulaient des restrictions mais tous émettaient du moins un jugement qui témoignait de leur largeur de vue. C'est l'activité de cette vie littéraire que vous avez mise en lumière, en même temps que vous avez souligné l'importance du rôle que les écrivains français y ont joué, soit par leurs œuvres, soit par leur présence, quand ce n'était pas par les relations amicales que maints d'entre eux nouèrent avec les écrivains de notre pays.

Aussi vous a-t-il paru opportun de pousser plus loin votre enquête et de consacrer des études substantielles, inédites sur bien des points, à deux de ces écrivains, qui avaient, il

est vrai, des raisons personnelles pour s'attacher à la Belgique. L'un, le grand naturaliste catholique Joris-Karl Huysmans, avait une ascendance flamande mais on ignore souvent, comme vous le dites fort bien, « qu'il portait volontiers ses regards sur son pays d'origine, qu'il y vint fréquemment et qu'il y noua de durables et précieuses amitiés ». L'autre, Paul Verlaine, le cher et pauvre Lélian, pouvait de même par les origines ardennaises de sa famille, se réclamer de liens qui le font très proche de nous. Sans vouloir mettre un accent trop appuyé sur de telles circonstances et aller jusqu'à les réclamer comme faisant partie de ce groupe riche et divers d'écrivains que la Belgique a donnés à la France, encore sommes-nous en droit de croire que, pour Huysmans tout au moins, quelques-uns des éléments essentiels de sa forte personnalité littéraire lui viennent de ses attaches flamandes. On n'aurait pas grand peine, je pense, à rattacher une œuvre comme « A Rebours » à des traditions dont on cherchera les origines dans certaines tendances de notre peinture ancienne et il n'y a pas lieu de s'étonner de l'attirance qu'un personnage comme Des Esseintes exerça sur les « Jeune Belgique », ni de l'accueil enthousiaste des catholiques belges à l'égard de la confession pathétique formulée dans « En Route », à l'égard de laquelle tant de croyants français avaient exprimé de sévères réserves. Ainsi, Monsieur, en apportant par votre livre de précieux éléments d'information, en faisant avec un esprit critique d'aujourd'hui la critique des idées de jadis, vous nous rendez sensibles les raisons pour lesquelles s'imposèrent alors certaines œuvres et vous faites la preuve des services que nous pouvons rendre à l'histoire littéraire de la France en même temps qu'à la nôtre, en décelant entre elles des rapports qui ont jusqu'à présent échappé aux chercheurs.

Pour Verlaine, vous avez refait, sur ses traces, le pèlerinage du poète de « Sagesse » au pays de ses pères et, chemin faisant, vous avez évoqué dans leur cadre et dans leur ambiance, les péripéties d'une aventure qui tourne tantôt au roman picaresque, tantôt à la légende et dont trop de récits, souvent contradictoires, ont brouillé les circonstances.



Votre livre a le mérite de remettre toute chose au point, de ne jamais se départir d'une clairvoyante impartialité dans le choix des témoignages et de ne pas nous proposer une image surfaite de ce grand poète, qui fut un pauvre homme. Lui aussi compta de nombreux amis en Belgique et s'il se montra injuste à notre égard dans certains de ses propos, il n'en faut point tenir rigueur à son cœur incertain.

Ainsi vous ajoutez des travaux autorisés à cette littérature captivante qui s'attache à évoquer les écrivains français venus dans notre pays pour des séjours plus ou moins prolongés et plus ou moins volontaires. Il fut un temps où la Belgique passa, selon le mot d'un de nos historiens, pour « L'Auberge des Princes en exil » : nous aurions quelque raison à lui donner aussi pour enseigne : « L'Auberge des Ecrivains en Voyage ». De Voltaire à Jean-Baptiste Rousseau, de Madame Deshouillères, qui s'y fit mettre en prison, à Marceline Desbordes Valmore, qui y exerça ses talents de comédienne en même temps que son génie de poète, des Conventionnels qui taquinaient la Muse aux proscrits du Deux Décembre et à ceux de la Commune, de Victor Hugo à Jules Vallès, d'Alexandre Dumas Père, qui s'y vantait d'être aussi habile cuisinier que romancier fécond, à Sainte-Beuve qui venait y professer un cours d'université, de Baudelaire, qui fut ingrat, à Verlaine, qui ne fut pas très reconnaissant, notre passé est plein de grands noms dont nous avons gardé le souvenir et qu'il sied d'honorer. Nous avons entendu la leçon qu'ils nous ont donnée et tiré profit intellectuel de leur venue parmi nous. C'est parce que vous avez porté votre attention sur quelques-uns d'entre eux et leur avez rendu vie, que notre Compagnie vous a appelé à prendre part à ses travaux, estimant, Monsieur, que vous avez rempli avec persévérance et sagacité une tâche qu'elle tient pour essentielle.

Je m'en voudrais au surplus de donner de votre activité une impression trop rigoureuse. Avant de vous consacrer à l'Histoire Littéraire, dans laquelle vous persévérez en nous préparant un important ouvrage sur Camille Lemonnier, vous avez expérimenté par quelques essais qui n'étaient pas

sans qualité, cette matière littéraire sur laquelle il allait vous être donné d'exercer votre perspicacité de critique. Mais l'attention et le temps que requièrent les recherches de documents et le dépouillement des pièces vous ont détourné depuis lors de la littérature d'imagination.

Ce sont vos brillants travaux d'histoire littéraire qui vous ont désigné pour succéder à Maurice Wilmotte. L'héritage est glorieux, mais aussi est-il lourd à porter. On doit vous féliciter d'en avoir paru digne aux yeux de ceux qui ont apprécié la valeur éminente de son esprit et connu celle de son exemple. Il a ouvert une voie qui avant lui était semée d'obstacles et d'erreurs. La clarté de son jugement n'avait d'égales que sa franchise et l'ampleur de son érudition. Il faut l'avoir approché pour louer l'homme et avoir le regret de ce qu'il y avait en lui d'exaltant par l'éclat de sa conversation, la nouveauté de ses vues et la sincérité de ses convictions. Certes, il avait le propos mordant, ce qui ne laissait pas d'éveiller de la réserve chez ceux qu'il admettait en sa compagnie pour la première fois. Il ne croyait pas plus aux idées toutes faites qu'aux réputations surfaites, mais par contre, il s'intéressait à ceux qui lui semblaient riches de possibilités et il était enclin à les faire valoir. De là cette vertu féconde de son enseignement et la sûreté de son amitié, surtout à l'égard des jeunes qu'attiraient l'éclat de sa réputation, la valeur de son œuvre et l'étendue de son activité. J'en puis parler d'expérience et ma reconnaissance à son égard reste vive : je vous sais gré de me fournir l'occasion de l'exprimer, en évoquant sa mémoire au moment de vous céder la parole pour prononcer son éloge. Songez qu'il vous écoute peut-être et que vous verriez apparaître un sourire empreint d'ironie au coin de sa bouche narquoise si, parlant de lui, vous vous payiez de mots. Il en connaissait trop le nombre et la nuance pour ne point goûter ce qu'il y aura de mesure et d'équité dans le jugement qu'il attend de vous. Ainsi vous appartient-il tout d'abord, Monsieur, de justifier notre choix et nous permettre de nous en louer, en rendant hommage à l'illustre philologue dont vous voici le successeur.

## Discours de M. Gustave Vanwelkenhuyzen

Mesdames, Messieurs,

L'heure étant venue de vous exprimer mes remerciements, je mentirais si je disais l'entreprendre sans embarras, ni sans confusion. Professeur depuis tantôt un quart de siècle et fréquemment appelé à faire subir des épreuves, j'ai quelque peu perdu l'habitude d'en subir moi-même. Celle d'aujourd'hui me paraît particulièrement ardue.

Et, tout d'abord, à l'inverse de maître Petit-Jean, je déclarerais volontiers que c'est mon commencement que je sais le moins bien. Encore me serai-je acquitté de l'essentiel quand je vous aurai dit combien je suis heureux et fier de l'insigne honneur que vous m'avez fait en m'appelant à siéger parmi vous.

Si une raisonnable modestie me poussait à m'étonner de votre choix, le respect que m'inspirent les jugements de votre Compagnie m'engagerait à ne pas le discuter. Au surplus, on se fait sans peine à ce qui flatte notre vanité. N'ai-je pas écouté, d'une oreille, ma foi, complaisante, les trop élogieuses paroles par lesquelles un aimable et distingué confrère vient de me souhaiter la bienvenue ? Et tandis qu'immodestement je goûtais la louange, je n'étais que trop tenté d'oublier ce que l'ancienne et constante bienveillance de mon juge y pouvait ajouter d'obligeant et de flatteur.

A la réflexion, n'aurais-je pas dû me souvenir de la première et déjà lointaine marque d'estime que j'ai reçue de vous, mes chers confrères, lorsque vous avez couronné mon mémoire sur le « Naturalisme français en Belgique » ? Ensuite les hasards de mes recherches m'ont amené plus d'une fois à m'adresser à tel ou tel d'entre vous. Toujours j'ai trouvé cordial et diligent accueil.

Que cette revue sommaire de mes dettes me fournisse l'occasion de rendre publiquement hommage aux maîtres très chers qui ont guidé mes pas vers la carrière où j'allais entrer. Je songe, non sans émotion, au regretté L. P. Thomas qui, j'en suis sûr, eût été heureux de m'accueillir aujourd'hui. Je m'adresse avec gratitude au très savant professeur Gustave Charlier qui, depuis des ans, a marqué à mes travaux une exigeante estime. Celle-ci, j'ai pu m'en apercevoir, stimule bien mieux qu'une débonnaire approbation. Elle établit solidement, au surplus, ces relations de disciple à maître, toutes proches du déférent attachement que témoignaient les compagnons de jadis à ceux qu'un chef-d'œuvre avait fait passer maîtres en leur métier.

Or, me voici plus confus encore, lorsque je songe au Maître dont vous m'avez appelé, Mesdames et Messieurs, à occuper la place. Sa mort, il y a six ans, a laissé tant de vide dans notre monde universitaire et dans celui de nos lettres que nul ne pourrait sans outrecuidance prétendre le combler.

Arriverai-je aujourd'hui à parler congruement de Maurice Wilmotte ? Je n'ai pas été son élève et ne l'ai connu qu'assez tardivement. Si mes relations avec lui furent espacées, elles ont suffi toutefois pour que je garde de lui un souvenir vif et divers. D'ailleurs, avant même de l'avoir rencontré, avant d'avoir subi l'ascendant de sa parole et de son savoir, je n'ignorais pas que par son œuvre, son enseignement et son action, il méritait d'être nommé par nous tous, comme par ceux qui nous enseignaient, de ce titre à la fois si suggestif et si discrètement glorieux de « Maître ».

J'aurais aimé parler de sa vie et de son œuvre, évoquer tour à tour l'étudiant, le professeur, le conférencier, l'essayiste, l'éditeur, le directeur de revue, le défenseur de la

langue française, l'organisateur de congrès; le montrer tel qu'il apparut à ceux qui le virent à l'œuvre, c'est-à-dire entreprenant, dévoué, enthousiaste, brillant, infatigable.

J'aurais voulu montrer l'homme d'étude dont la fine intelligence et l'ardente curiosité s'exercèrent simultanément dans des domaines aussi variés qu'étendus : dialectologie wallonne, philologie de l'ancien français, folklore, histoire littéraire depuis les origines jusqu'à nos jours, histoire de Belgique sous ses divers aspects, politique, économique, social et moral. Telles sont, en effet, les sciences ou les branches auxquelles se rapportent ses principaux ouvrages ainsi qu'une bonne part de ses innombrables articles.

Mais ce portrait de mon prédécesseur auquel j'avais songé, le temps dont je dispose permettrait à peine de l'esquisser. Au reste, d'autres l'ont entrepris et déjà partiellement réalisé. Pour moi, je me bornerai aujourd'hui à évoquer un aspect particulier et, je le croirais volontiers, moins connu de la multiple activité de Maurice Wilmotte. Je souhaiterais de faire voir le très vif intérêt qu'il n'a cessé de vouer aux lettres de son pays. C'est, à vrai dire, par ce côté que je me sens le plus proche de lui et le moins indigne de le juger.

L'un des premiers témoignages, sinon le tout premier, de cette attention qu'il a prêtée aux écrivains belges, nous l'avons trouvé dans une lettre qu'il adressait, à l'âge de vingt et un an, à son aîné, le romancier d'*Un Mâle* et du *Mort*, Camille Lemonnier. Le jeune critique vient de lire dans la *Revue de Belgique*, à laquelle lui-même collabore depuis peu, le conte de Lemonnier intitulé *Morteroche*.

Cette lecture, avoue-t-il, l'a troublé. N'a-t-il pas découvert dans ces pages, si fortes et si personnelles pourtant, l'influence persistante de Victor Hugo? Comme Zola, comme Flaubert, Lemonnier — il le craint — continue de subir l'ascendant du robuste génie qui a séduit sa jeunesse. Wilmotte lui conseille vivement de se dégager de cette tutelle pour ne plus songer qu'à être lui-même. « Les maîtres, lui écrit-il, il n'en est plus besoin pour vous. Suivez votre étoile... » Pourtant un scrupule lui vient. *Morteroche* n'aurait-il

pas été inspiré à l'écrivain par quelque sincère et spontané besoin d'effusion? A cette idée, voici qu'à son tour le critique s'émeut, devient lyrique, invoque l'exemple d'un des grands dieux romantiques. « Ah ! si vous avez souffert, et pardonnez-moi de faire vibrer cette corde-là, que vous avez bien fait d'écrire *Morteroche*, de vous soulager, comme Goethe le fait dans *Werther* ! » Que Lemonnier le tire donc du doute en lui apprenant si son conte est une fantaisie ou, sous la forme romanesque, l'expansion de son propre cœur. Surtout qu'il ne voie pas dans cette demande quelque indiscrete curiosité, « mais un tourment de critique en mal d'ébauche, de simple étude sur le premier de nos romanciers belges ».

Une autre lettre au même destinataire nous apprend que celui-ci a adressé plusieurs de ses œuvres à son jeune confrère, qui poursuit avec zèle son enquête. « Soyez sûr, Monsieur, lui écrit-il encore, que je ne négligerai pas de m'entourer de toutes les lumières, de tous les documents. C'est sinon un gage de succès pour mon étude future, du moins une présomption favorable ».

Dans le juvénile enthousiasme de cette déclaration déjà se manifestent la conscience et la probité dont Wilmotte critique ne devait à aucun moment se départir.

Ces lettres sont de 1882. L'année suivante, à Paris, où il complétait ses études, Wilmotte devait, en dépit d'une timidité dont il a fait à maintes reprises l'aveu, affronter l'autorité d'un de ses maîtres — et quel maître : Hippolyte Taine ! — pour prendre la défense des écrivains de son pays. L'histoire, assez peu connue, mérite d'être rappelée : au cours d'une de ses leçons à l'Académie des Beaux-Arts, l'auteur de la *Philosophie de l'Art* avait, un peu hâtivement, affirmé que les Flamands, excellents peintres, manquaient de génie littéraire. Cette thèse — car c'en était une, et qui servait la démonstration du professeur — émut un jeune Liégeois, perdu parmi les auditeurs, et qui, tout Liégeois qu'il était, avait lu les écrivains flamands et — chose plus surprenante encore — les avait lus dans leur langue. Sans hésiter, il écrivit à l'historien une lettre respectueuse, mais ferme, dans

laquelle il contestait, arguments à l'appui, le jugement porté sur ses compatriotes. Taine ne dédaigna pas son contradicteur. Il lui répondit aimablement; sa lettre — elle a été publiée depuis — louait en trois mots Lemonnier et « plusieurs jeunes poètes belges » (on ne sait lesquels), repoussait Conscience et réussissait mal, au surplus, à cacher ici l'indigence de son information.

1883. C'était l'année où, à Bruxelles, la jeunesse littéraire, en acclamant Lemonnier, affirmait bruyamment sa volonté de vaincre l'indifférence des pouvoirs et de secouer la torpeur du public. L'active et passionnée curiosité de Wilmotte ne pouvait demeurer indifférente au mouvement de rénovation artistique entrepris par la *Jeune Belgique*. Il s'inscrit au banquet Lemonnier, ces « Pâques de nos lettres renaissantes ». Aux lecteurs du *Journal de Liège*, où dès ce moment il assume les fonctions de critique, il s'empresse de signaler les œuvres simultanément parues de trois écrivains du groupe bruxellois : *Kees Doorik* de Georges Eekhoud, le *Scribe* d'Albert Giraud et les *Flamandes* de Verhaeren. C'est, à vrai dire, surtout à ce dernier recueil qu'il consacre son étude. Alors que les vers de Verhaeren soulevaient un peu partout des critiques véhémentes et des clameurs indignées, Wilmotte, aux côtés de Lemonnier, d'Edmond Picard et de quelques autres, n'hésitait pas à y reconnaître, en dépit d'imperfections évidentes, les prémices d'un talent plein de vigueur et d'originalité. « Quant à Emile Verhaeren, écrivait-il, c'est un artiste remarquable; il a le don : il faudra retenir son nom, car il nous promet un grand poète ». Cette prédiction que, trois ans plus tard, à l'occasion des *Moines*, il devait se plaire à rappeler, préludait à cette vive et agissante admiration qu'il ne cessera désormais de vouer au lyrique évocateur de *Toute la Flandre*.

On aimerait insister sur les premières passes d'armes — combien sympathiques dans leur audace et leur sincérité — du jeune champion de notre littérature. Dans ses alertes et spirituels articles du *Journal de Liège*, il se montre constamment attentif à l'actualité littéraire et juge sans prévention comme sans complaisance les œuvres nouvelles. Il y engage



une polémique avec le grave et pontifiant Charles Tilman, laborieux auteur d'un interminable autant que ridicule réquisitoire contre le réalisme prétendument scandaleux des écrivains de la *Jeune Belgique*. C'est grâce à ses démarches encore que, vers le même temps, Max Waller et Albert Giraud viennent parler à la tribune liégeoise de l'*Emulation*.

Mais l'actualité littéraire ne l'intéresse pas seule. C'est, en vérité, tout notre passé qui, de bonne heure, attire l'historien des lettres et le professionnel de l'érudition. L'Université de Paris, en l'invitant à faire des leçons sur la littérature de Belgique, lui donne l'occasion de mettre au point les résultats de ses recherches et de préciser les vues dont son ouvrage sur la *Culture française en Belgique* présente, en 1912, le complet exposé.

A aucun moment, selon Wilmotte, il ne peut être question chez nous d'une littérature nationale. Jamais, au cours des siècles, les événements ne permirent la fusion des courants provinciaux, la concordance ni l'interférence des aspirations et des tendances artistiques régionales. Pas plus qu'on ne réussirait à faire admettre la notion d'une race ou — n'en déplaise à Picard — celle d'une « âme » belges, pas plus on ne peut affirmer l'existence d'une littérature proprement belge. Sans doute nulle part moins qu'en nos provinces ne se vérifie l'équation race égale langue. Il n'empêche que sur notre étroit territoire vivent deux populations, se parlent deux langues, se manifestent deux tempéraments.

Mais si nos régions romanes, auxquelles — disons-le par parenthèse — appartiennent quelques-uns des plus anciens monuments de la langue, furent toujours de culture exclusivement française; la Flandre et le Brabant, dès la fin du 12<sup>e</sup> siècle, sont bilingues et le resteront. Toutefois le français y prédomine. La cour des comtes de Flandre est française; sous les ducs de Bourgogne, les chroniqueurs flamands écrivent en français; enfin, de nos écrivains qui s'expriment aujourd'hui en français — c'est un Wallon qui le déclare — la majorité se compose de Flamands. De la multitude des témoignages invoqués par l'historien se dégage



cette incontestable réalité : l'ascendant, au cours des siècles, et tant en Flandre qu'en Wallonie, de la langue et de la pensée françaises. Ne craignons donc point d'affirmer, comme le fait Wilmotte, que depuis l'aube de notre vie intellectuelle et en l'absence de toute autre tradition forte et constante, la culture française est demeurée chez nous la seule culture nationale. Ce vasselage spirituel, loin d'avoir rien d'humiliant, prend aux yeux de ceux-là mêmes qui l'acceptent la valeur d'un hommage tout spontané à la supériorité d'une vieille, autant que généreuse et vivifiante civilisation.

Mais si, de part et d'autre de la frontière linguistique, la langue littéraire est, pour bon nombre, la même, l'esprit et l'humeur apparaissent ici et là tout différents. A la sensibilité et à l'individualisme wallons, dont il relève les traces jusque dans les railleries et les imprécations d'un latiniste maladroit du XI<sup>e</sup> siècle, Wilmotte oppose, non moins anciens, non moins fonciers, non moins durables, l'imagination, la sensualité et le mysticisme flamands.

De littérature nationale, il n'y en eut donc point, il ne saurait y en avoir, conclut Wilmotte. Ecrivains wallons de langue française, écrivains flamands de langue française, tels sont les deux groupes dont la réalité s'impose à l'historien de nos lettres.

Dans l'assez morne passé littéraire de nos provinces, on comprend que le critique ait plus fréquemment choisi d'étudier la séduisante figure du Prince de Ligne, ami de Voltaire et de cet esprit français, qu'au dire de Sainte-Beuve il « possédait ou jouait à merveille », tout étranger qu'il fût.

A l'égard des précurseurs immédiats de notre renaissance littéraire, Wilmotte, en historien qui se veut impartial, s'efforce de faire preuve d'équité et de compréhension. Sans doute cette littérature des années 1850 et suivantes fut-elle hésitante et inégale. Mais il faut surtout, pense-t-il, éviter de « la lire avec les lunettes des gens de 1880 ». Ceux-ci se sont montrés fort injustes à l'égard de la plupart de leurs aînés. Ils ont, il est vrai, honoré comme il convenait un Charles de Coster, un Van Hasselt, un Pirmez. Mais ces devanciers, dont ils se sont bruyamment réclamés, ne leur ressemblaient

guère. Loin d'apparaître comme des isolés ou comme des incompris, par leurs écrits, leurs amitiés, leurs partis pris ils appartiennent bien à leur temps et à ce milieu, qui fut aussi celui des Van Bommel et des Charles Potvin.

A ce dernier surtout, que les « Jeune Belgique » avaient ridiculisé et houspillé à l'envi, Wilmotte crut de son devoir de rendre justice. La tâche était louable, mais assez ingrate. Car, représentant fidèle à son époque de notre culture nationale, l'écrivain laissait une œuvre plus abondante qu'originale, et le critique, malgré de nobles soucis, apparaissait comme le défenseur obstiné d'une tradition vieillotte et mesquine. Il avait, il est vrai, établi la bibliographie de Chrétien de Troyes, édité son *Perceval*, rajeuni le *Renard*, autant de titres à l'estime de notre médiéviste.

Que Wilmotte, après avoir défendu les jeunes écrivains de 1880 à leurs débuts, les ait par la suite jugés quelquefois sans aménité, cela ne doit pas trop nous surprendre. La « Jeune Belgique » n'a-t-elle pas elle-même connu les dissensions ? Verhaeren et Eekhoud ne se sont-ils pas d'assez bonne heure séparés d'elle ? Une nouvelle esthétique était née, dont se réclamait à présent un groupement rival. Albert Mockel, ami très cher, avait, à Liège, fondé la *Wallonie*. Symbolistes de France et de Belgique y fraternisaient. Sans doute la revue de Waller gardait-elle, entre autres mérites, celui d'avoir provoqué « un vigoureux remous dans nos lettres ». Mais trop attentive, selon le critique, aux modes littéraires françaises, elle n'avait pu longtemps unir des écrivains très divers d'humeur et de tendance, que ne contentait guère l'assez flottante doctrine de « l'art pour l'art ».

Si lui-même demeure étranger au groupe et parfois le critique avec certaine âpreté, il n'en prise pas moins les œuvres de quelques-uns de ses représentants. Camille Lemonnier, qui joua le rôle d'aîné, sinon de maître toujours écouté, reste aux yeux de Wilmotte « l'écrivain le plus représentatif de notre patrie ». Plus encore que son talent descriptif ou la richesse, parfois excessive, de sa langue, il admire sa vaillance et son abnégation au cours de la lutte que longtemps il soutint à peu près seul dans un milieu hostile aux lettres.

Le rude et chaleureux Eekhoud, le fier et dédaigneux Albert Giraud ont droit aussi à son estime. Dans ce dernier, il ne prise pas seulement le poète, mais rend hommage aussi au critique qui — il le déclare au moment de sa mort — aurait pu être, s'il avait persévéré, « le Barbey d'Aureville bruxellois ».

Mais de tous ceux-là Verhaeren fut de loin l'écrivain à qui Wilmotte voua l'admiration la plus constante et la plus vive. Depuis le juvénile et cordial accueil qu'il fit aux *Flamandes*, le critique ne cessa d'être attentif à la production du poète, à l'extraordinaire épanouissement de son génie. Ainsi en témoignent, dans les revues belges et étrangères, les nombreuses études, tantôt fragmentaires, tantôt d'ensemble, qu'il lui a consacrées, et, dans les papiers du maître, pieusement recueillis par ses intimes, d'abondantes notes de lecture, des ébauches ou des brouillons d'articles.

Que de conférences aussi, où, devant les publics de Belgique et d'ailleurs, ceux de la Sorbonne par exemple, de Budapest, de Vienne, de Florence, il a loué avec une chaleureuse et communicative conviction l'œuvre de son grand compatriote, le chantre de la *Multiple Splendeur*.

Cette œuvre, il l'avait mieux encore comprise et pénétrée du jour où, ayant rencontré Verhaeren à la Section d'Art de la Maison du Peuple, de Bruxelles, son estime pour le poète s'était accrue d'une sincère et affectueuse sympathie pour l'homme. On ne s'étonnera pas que ce dernier, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire d'enseignement de Maurice Wilmotte, ait tenu à lui témoigner publiquement sa « reconnaissance ardente » et son « amitié solide ».

Que Verhaeren, ce Flamand, ait choisi le français pour traduire son tourment et ses joies, qu'il l'ait pu sans rien abdiquer de lui-même ni des caractères de sa race et que, grâce à ce choix, il se soit fait entendre bien loin au-delà des frontières de son pays, voilà sans doute qui prouve une fois de plus la précellence et l'universalité, si fréquemment proclamée par Wilmotte, de la langue qui est nôtre. Que pour analyser son œuvre, expliquer son art, en célébrer les beautés, le poète n'ait trouvé de meilleurs exégètes et de cri-

tiques plus compréhensifs qu'Albert Mockel et que Maurice Wilmotte, deux Wallons, voilà qui dément, d'autre part, ceux qui ont tendance à voir dans notre dualisme racique une cause d'inévitable division.

Mais là ne s'est pas bornée la sollicitude du professeur liégeois à l'égard des lettres de son pays. Pas un jour, pourrait-on dire, au cours d'une carrière pourtant encombrée, il n'a négligé la cause des écrivains belges. Après leur avoir ouvert la *Revue de Belgique*, dont il fut durant de longues années le dernier directeur, il les accueillit encore à la *Revue franco-belge*, qu'il avait fondée et qui, grâce à lui, vécut, modeste d'apparence, mais combien riche de matière, tout le temps de l'entre-deux-guerres. Ce même temps, il dirige à Bruxelles une maison d'édition, dont le but principal était, comme son nom le faisait entendre, de favoriser la renaissance du livre belge. Une succursale à Paris prétendait à faire mieux connaître celui-ci chez nos voisins et amis.

Resserrer les liens d'amitié et d'estime entre les milieux littéraires de France et de Belgique, multiplier leurs relations, encourager leurs échanges fut l'une de ses principales et plus constantes préoccupations. Tout notre passé ne témoigne-t-il pas contre le superbe isolement auquel tendrait à conduire un nationalisme à œillères ? Aussi Wilmotte se réjouissait-il pareillement et de l'accueil fait chez nous aux livres, aux pièces, aux revues, aux journaux français, et du succès — trop limité encore, il est vrai — que Paris réservait à nos écrivains. Nous le voyons applaudir au geste d'un Firmin Gémier s'offrant à jouer l'œuvre d'un auteur belge et rappeler à ce propos ce que plusieurs des nôtres devaient aux initiatives intelligentes d'un Lugné-Poe.

Lui-même ne cesse de coopérer de toutes ses forces à cette entente qu'il souhaite étroite entre gens de lettres de l'un et l'autre côté de la frontière. Il appelle aux tribunes de nos sociétés les meilleurs et les plus réputés conférenciers de France et, par la plume et la parole, fait connaître chez nous les hommes et les œuvres à mesure que Paris les consacre. En 1905, il est l'âme et l'organisateur du premier Congrès international pour la défense et l'extension de la

langue française qui rassemble à Liège, à l'occasion de l'Exposition universelle, bon nombre de personnalités de Belgique, de France et de l'étranger. Unis par d'identiques soucis et par une commune admiration, ils se réuniront plus nombreux encore, à Arlon en 1908 et à Gand en 1913. Brillantes assises, dont le succès proclamé par la presse de chez nous et d'ailleurs ne devait pas peu contribuer à rappeler l'éclat et la grandeur, de-ci de-là sournoisement contestés, de la langue et du génie français.

L'âge venant, l'ardeur du propagandiste ne faiblit pas : il participe à toutes les assemblées où, soit en Belgique, soit ailleurs, l'esprit, la littérature ou l'art sont en question. Partout il veille, en même temps qu'au prestige de la patrie, au maintien des valeurs spirituelles de la France et au rayonnement de sa culture.

En n'évoquant qu'un des aspects de l'attachante et multiple figure du maître, je ne pense point l'avoir trahi. Car, au cours du long combat qu'il a mené au service de nos lettres, se sont révélés vigoureusement ses qualités, ses goûts et ses talents si divers. Ses préoccupations d'historien de la littérature l'ont tout naturellement conduit à scruter notre passé intellectuel et artistique. Mais une curiosité à la fois plus générale et plus particulière, le goût des idées vivantes, le besoin de se mêler à la bataille l'ont sans cesse ramené au mouvement littéraire contemporain. Dans la querelle qui s'émeut autour du dernier livre paru, tout comme dans celle que suscitent les théories sur les lointaines origines d'un genre, il y a matière à séduire un esprit enquêteur et combattif tel que le sien. Quoi qu'en puisse penser le profane, la philologie et l'érudition, qui portent l'attention de leurs adeptes sur les textes anciens, ne la détournent pas pour autant de la production de l'heure. Si vis-à-vis de cette dernière Wilmotte n'a pas craint de prendre parti et, sans s'attacher jamais à aucune doctrine, ni à aucune école, de donner et de recevoir des coups, ses éminentes qualités de chercheur : intelligence, savoir, perspicacité, ont, là aussi, trouvé occasion de se manifester. Le rôle qu'il assumait dans

la vie de nos lettres en tant que critique, animateur, « semeur d'idées » — cette épithète, qu'il appliquait à d'autres, semble mieux encore convenir à lui-même — rappelle à maints égards celui de son aîné Edmond Picard. Moins lyrique et moins proluxe que l'auteur de la *Forge Roussel*, plus réfléchi, plus logicien, plus âprement ironique aussi, il a, comme lui, étendu le domaine de nos lettres au débat des idées. Par l'alacrité de sa manière, par l'originalité foncière et l'indépendance de son jugement, il a réussi à gagner un plus large public aux questions de pure controverse. La réussite n'était pas mince dans un pays qui passe, non sans raison, pour répugner aux spéculations de l'esprit.

Parlant longuement dans l'un de ses premiers livres d'Emile Faguet, Wilmotte signale avec admiration sa « haute et noble passion de connaître et de juger, qui fut toute sa vie ». Ces mots, se doutait-il alors qu'on eût pu les reprendre et les lui appliquer un jour très exactement ? Connaître et juger, telles furent bien, en effet, les préoccupations majeures du savant, de l'essayiste, du critique et de l'historien de nos lettres.

L'hommage que nous avons cherché à rendre à ce dernier ne pouvait — croyons-nous — trouver meilleure place qu'au sein de cette Académie de langue et de littérature françaises de Belgique, dont il fut de droit, et dès sa fondation, aux côtés des écrivains les plus notoires, l'un des membres les plus éminents.

---

## Réception de M. Carlo Bronne

---

### Discours de M. Pierre Nothomb

Vous avez, Monsieur, un nom de source. Ou de sourcier. Qui de nous n'y verrait un présage ? Et qui de nous n'aurait plaisir à vous imiter en cherchant ingénieusement, pour expliquer votre œuvre et votre vie, les détails les plus savoureux de votre petite histoire ? Vous nous avez facilité la tâche. En tête d'un récit paru, dans la *Revue Générale*, l'an dernier, de la vie de votre grand-oncle Louis-Denis Bronne, qui s'empara de la correspondance du gouvernement hollandais en 1830, et, à la suite de cet exploit, fut chargé — il avait 21 ans — d'organiser les postes en Belgique, vous nous avez introduit dans le secret de votre passé. « Mon trisaïeul, écrivez-vous, avait deux fils et une idée fixe ; il s'était mis dans la tête de faire de ses garçons des fonctionnaires. Il n'avait pourtant pas à se plaindre de son état. L'*Hôtel de l'Aigle Noire*, à Liège, dont Carlo Bronne était propriétaire jouissait d'une réputation continentale. Ses trente fenêtres s'ouvrant sur la Féronstrée, sa belle enseigne aux ailes déployées, ses profondes armoires remplies de linge fin, ses vastes écuries, ses immenses cuisines, ses caves où reposaient les crus les plus vénérables auraient suffi à lui mériter la faveur des grands. Il s'enorgueillissait en outre d'un passé remontant au XV<sup>e</sup> siècle. Depuis 1438, la *Noire Aigle* logeait à pied et à cheval, et depuis cette date il n'était pas un voyageur de marque qui ne fut descendu — mort

ou vif — dans la célèbre hostellerie. Le corps de Marie de Médicis, qui avait succombé à l'exil à Cologne, y avait été déposé avant d'être ramené en France par voie d'eau. Des traités s'étaient élaborés autour de la table de l'auberge, des personnages politiques y avaient été arrêtés, d'autres qu'on retenait prisonniers s'en étaient enfuis. Si les longs corridors avaient été ornés des portraits des hôtes d'un jour, on y aurait vu côte à côte le duc de Saxe, Anacharsis Clootz, l'orateur du genre humain, les comtes d'Artois et de Provence, le Prince de Ligne, la duchesse d'Orléans, Madame de Genlis et bien d'autres... »

Un siècle a passé depuis que s'est accompli le rêve de votre trisaïeul. Vous procédez d'un directeur de l'enregistrement, d'un professeur d'université, d'un docteur en droit-journaliste qui n'avaient plus rien de commun avec la vénérable et royale auberge. Vous-même n'en aviez pas encore la nostalgie. Vous suiviez votre père dans les déplacements de sa carrière, vous continuiez à l'athénée d'Ixelles les études commencées à Liège. Vous fréquentiez à Paris les cours du Lycée Carnot où vous aviez pour disciples les fils des derniers notables, cancre invétérés, mais pour professeur un normalien éminent, M. Misoffe, père du brillant Michel, dont l'influence fut décisive sur votre formation littéraire. On vous donnait pour sujet de composition au baccalauréat un *Discours de La Fayette aux Etats-Généraux*, sans que vous songiez à y voir un signe préfiguratif de votre carrière. Vous étiez rappelé pour votre service militaire à Arlon où ne surgissait pour vous aucune des ombres que je vous y ai fait rencontrer plus tard. Vous faisiez à Paris votre stage d'avocat chez un avoué, et vos débuts dans la Presse par des articles donnés à *la Justice*, le quotidien de Clemenceau. A peine revenu, une grave maladie, qui vous tint allongé plus d'une année dans la Fagne ardennaise, nous valut les deux rituels volumes de poèmes, par lesquels s'ouvre chez nous toute carrière littéraire normale : *Collines que j'aimais* et *les Fruits de Cendre* :



*Fagne austère, accueillante aux ailes moribondes,  
De mon pas chancelant et las, je suis venu,  
Dans le commun exil où nous sommes du monde,  
Au baiser du ciel bas présenter mon front nu.*

*La haute solitude exalte le courage,  
Et ma fuyante vie ainsi qu'un horizon,  
Au couchant dont s'éteint le vespéral mirage  
Va puiser une amère et suprême raison!*

*Ruy, Solwaster, Hockay, Gosponal aux sept chênes,  
Cent villages blottis, d'Arbepine à Lommel,  
Font un chapelet bleu que l'horizon égrené...  
O perles du bonheur, ô souvenirs formels!*

*...Jadis les égarés dans la neige et la brume  
Que, monstrueux, guettait l'enlèvement final,  
Dans la tourbeuse nuit, attendaient que s'allume  
Au tocsin des perdus l'exorable fanal.*

*Hélas! ni feu, ni fer, à mon tour, ne m'assistent.  
A l'odeur des sapins qu'apporte le vent fort,  
Je ne demande rien, ô Fagne d'améthyste,  
Que d'apaiser une âme accordée à la mort.*

*Et quand, à l'infini la Lande désolée  
Tend à mon cœur soumis son miroir fraternel,  
Penché sur le secret d'une croix isolée,  
J'écoute s'approcher le silence éternel...*

L'air pur des hauts plateaux vous rendait à la vie, et le Prix Verhaeren jamais mieux mérité que par ces chants parfaits et nobles, éclairait encore votre guérison. La poésie vous mettait en contact avec Henri de Régnier dont les conseils, puis l'œuvre romanesque, orientaient votre rêve vers le passé. Vous ne saviez pas à quel point il allait vous saisir le cœur et l'esprit.

Vous repreniez pourtant, avec la vie revenue, votre carrière d'avocat au barreau de Liège et votre collaboration

à des journaux amis. Sans savoir encore que votre vocation ne se traduirait pas par vos chroniques littéraires mais par la rubrique du *Droit et la Vie*. Mieux que les livres, les tribunaux vous mettaient en contact avec les hommes. Déjà à Paris, ne pouvant, en votre qualité d'étranger, plaider devant les juridictions supérieures, vous aviez, en fréquentant les Justices de Paix, connu ce plaisir aigu qu'un René Benjamin devait après vous éprouver à voir de près le petit peuple aux prises avec les réalités quotidiennes. Voici qu'à Liège la comédie humaine s'élargissait, s'ennoblissait en se déployant dans les salons fastueux du vieux Palais des Princes. Dans la lumière et l'ombre des flambeaux vous croyiez deviner, parmi les plaideurs et les robes noires, et les robes rouges, les robes violettes des suffragants et des chanoines tréfonciers. Comme leur réalité, dans ce décor était encore présente ! — Qui est aujourd'hui Prince-Evêque ? vous y demanda un jour Paul Valéry. Ce que vous conserverez de vos croquis judiciaires pour votre premier livre de chroniques — bien mince encore — *L'Audience est Ouverte* ce sont les procès fameux d'autrefois et d'aujourd'hui, dont ce Palais retentit encore, ceux auxquels se mêlent la politique et la mort, les fantômes et les vivants. Des hautes fenêtres des galeries ou des salles d'audience, en vous penchant vers les cours intérieures vous écouterez bientôt le secret des fontaines et des silences ; en vous penchant vers la ville le bruit des cortèges sortant du Palais, et celui des carrosses qui débouchent, tout près, de la nostalgique *Aigle Noire*. C'était là ! Vous voici envahi par les personnages les plus élégants, les plus émouvants, des derniers siècles. Comme ceux-ci sont encore proches ! Vous ne vous échapperez plus de leur compagnie.

Pas même par la fantaisie : qui vous y ramène. Qui ne se souvient dans les milieux judiciaires de Liège, de la reconstitution que vous fîtes, avec de jeunes confrères, du procès de Julien Sorel d'après le dossier de M. le juge d'instruction Stendhal. Le succès fut si grand de cette évocation plaisante et tragique, qu'une seconde audience fut organisée à Bruxelles. Vous teniez le rôle du président. Julien Sorel

était incarné par un garçon de talent, condamné à mort depuis pour trop d'ambition politique, le représentant de l'ordre social était l'avocat général Jean Terfve — on aura tout vu ! — ; le chef du jury notre confrère Paul-Henri Spaak... Julien Sorel fut acquitté. Mais n'était-ce pas plutôt Stendhal qui le fut ? Je préfère...

Quant à vous, votre présidence n'était qu'un peu prématurée. Un fauteuil de juge à Verviers vous accueillit bientôt en attendant que l'avancement vous ramenât à Liège. Vos loisirs n'augmentèrent pas — magistrature n'est pas sinécure — mais furent plus réguliers, plus propices à la méditation et à la recherche historique, qui commençait de vous passionner. Vous n'étiez pas le premier magistrat qui fit de la moitié de sa vie la part de l'histoire. Pour ne parler que des Belges vous pouviez invoquer l'exemple de l'illustre Gerlache, celui de Charles-Victor de Bavay, celui bien vivant encore, grâce à Dieu, du baron Verhaegen. Mais vous êtes le premier pour qui l'Histoire fut aussi Poésie, et le resta. Sans empêcher que vos livres, comme vous-même, accomplissent leur maturité : *La Porte d'Exil* est un essai de jeune juge lettré, *Les Abeilles du manteau*, un recueil de vice-président, *Léopold I<sup>er</sup>*, qui réalise la synthèse de tout un monde multiforme, une œuvre de conseiller, de président de cour. Que vous annonce *L'Amalgame* ?

— Il fait de la petite histoire ? C'est notre Lenôtre ! m'a-t-on dit de vous un jour dans un prétoire — qui n'était pas liégeois. Dois-je vous dire ce que j'ai répondu, ce que j'aime à répondre ici ? D'abord qu'il faut que nous en finissions avec cette manie d'accoler à chacun de nous le nom d'un écrivain français. L'un est le Lamartine, l'autre le Baudelaire, l'autre est le Francis Jammes, et l'autre le Barrès belge... C'est très facile, évidemment, pour les critiques à clichés sommaires... Pour vous, ce qui fait à la fois votre charme et votre originalité, ce qui vous différencie de tous les autres, c'est que vos pèlerinages sont aussi des pèlerinages de critique littéraire, de musicien, d'amoureux, d'homme en un mot, qu'ils participent tour à tour du poème, de l'aquarelle, du crayon tendre, de la contemplation enfin

de la beauté. C'est ensuite que dans la moindre de vos pages circulent cette allégresse, ce plaisir, cette émotion secrète, ce frémissement des mots et des silences qui font de votre œuvre — c'est ce que j'appelais poésie — une œuvre d'artiste autant que d'historien.

Petite histoire ? Soit. Mais seulement si l'on veut dire par là l'histoire recomposée, revivifiée par le détail. Et à condition d'ajouter que, mieux que l'autre, elle restitue dans sa vérité vivante un homme ou un siècle. Vous avez admirablement justifié cette méthode dans la belle préface des *Abeilles du manteau* :

« Un demi-siècle après Waterloo, Henri Houssaye interrogeait l'humble servante qui, le 17 juin 1815, était demeurée seule à la ferme du Caillou.

» — L'Empereur fit-elle ? C'était un petit homme avec un noir chapeau.

» J'aime que cette réponse soit dépouillée de panache et de littérature; les yeux de Marie Gouzeau avaient gardé la vision simple de ses quinze ans. J'aime à lire le passé dans les yeux des contemporains ni trop brillants ni trop illustres; on y retrouve un instant immuable de la sensibilité humaine. Cela m'atteint davantage qu'une exactitude historique qui change tous les vingt ans.

» Il me plaît que Madame de Micoud, préfète de l'Ourthe, recommande un jeune commis de Marseille sans savoir qu'il sera Stendhal, que Julie Charles attende à Gand la fin des Cent Jours sans se douter qu'elle attend Lamartine, que Byron galope, de Genappe à Mont Saint-Jean, sur un cheval cosaque, sans penser qu'il porte la mort en croupe. Il est commode d'isoler un individu de son milieu pour les besoins de sa démonstration. Quelle étrange humanité que ce personnel de l'histoire composé de généraux qui n'aiment que la tactique, de diplomates qui ne vivent que de traités, d'orateurs qui ne souffrent que d'éloquence, de gens sans famille, sans dettes, sans maladies et dont l'unique souci est de servir la patrie ! Je préfère fuir avec Las Cases et le Colonel Latapie traqués par les policiers de la Sainte-Alliance, me pencher avec Madame de Montholon sur un

berceau vide, surprendre Charlotte et Zénaïde Bonaparte posant pour David, tandis que leur mère cherche à céder aux brocanteurs l'épée du Roi Joseph... Les actes du prince ont des prolongements infinis et imprévisibles dont il semble qu'on perçoive mieux les effets dans certaines scènes domestiques que dans les vastes tableaux d'histoire... Rien pour moi ne conservera jamais la chaleur de la vie, en dépit du temps, mieux que les lettres familières, les larmes dérobées, et la fidèle obstination de ceux dont l'obscur travail d'abeille a contribué à vêtir un homme du manteau des dieux.»

Aussi est-ce autant pour ma connaissance que pour mon plaisir que je vous accompagne quand vous suivez sur les bords de la Meuse la trace de la Brinvilliers ou de Jean Racine, quand vous découvrez à la Cour de Bruxelles la prisonnière du grand Condé, quand vous décelez ce qu'il y a de tragédie dans les romances de la Deshoulières ou de Fabre d'Eglantine, quand vous méditez sur l'album de Belœil, l'habit nacarat du premier consul, les pistolets de Marlborough, la jambe de bois de Charlier, ou la jambe de déesse de la Comtesse van Gobleschroy, quand vous évoquez le pauvre secret de Marceline ou observez la scène changeante du spectacle et du monde dans les lorgnettes de M. de Metternich, quand vous me faites assister au dîner de Monsieur chez Monseigneur de Méan. La Camargo danse, Mlle George s'épaissit, la Malibran donne sa vie en chantant, Madame Tallien préside la réunion des Dames Patronnesses. Et voici la musique du petit Mozart, et celle de Gérard de Nerval. Vous vous préoccupez peu d'ordre chronologique dans vos mélanges car voici Marchin qui s'avance sans son bâton de Maréchal, la Marquise d'Assche qui écrit ses mémoires, les royales aventures de Lady Ellenborough. De Spa, café de l'Europe, où vos personnages abondent, vous partez en Ardenne où vous rencontrez les miens : Louise de Lambertye, Madame de Vaux, l'Abbé Pagès. Et Pierre Bonaparte au cœur des Forêts. Mais il y en a d'autres, et d'autres, et il n'est pas un lieu de notre pays qui ne vous livre son secret. De tout cela se forme, pour votre

lecteur enchanté, un vaste tableau mouvant de l'ancienne société belge et de nos Pays-Bas, et de votre Pays de Liège qui furent, bien plus que nous ne le pensions, des carrefours d'idées de gloire, d'intrigues et d'amour. Et toute l'image que ce lecteur se faisait de notre passé s'en trouve modifiée, car trop longtemps on a fait de nos provinces une Béotie de platitude. Alors qu'il n'est pas un lieu qu'aient peuplé à ce point les actions, les douleurs, les rêves et l'art des hommes. Pas un lieu où le monde entier se soit comme ici donné rendez-vous ! Tout cela, vous nous l'avez appris sans lourdeur et sans pédanterie scolaire, sans essai de généralisation, en souriant, à l'aide de faits innombrables et d'indices que tant d'autres avaient négligés. Si j'admire — je le dis sans rire — tel écrivain de nos amis qui semble avoir le monopole de l'inexactitude, mais dont les tableaux d'ensemble, malgré ces faits toujours inexacts, sont toujours vrais, combien j'admire davantage celui qui fait de la vérité avec des vérités !

Deux grands ouvrages prouvent à la fois l'excellence de cette méthode et l'erreur de ceux qui voudraient voir en vous, sans plus, un amateur, un évocateur de fantômes, un rénovateur d'estampes, un charmant raconteur d'histoires à peine sollicitées. Vous avez consacré l'un deux à *Léopold I<sup>er</sup> et son temps*, l'autre au règne du Roi Guillaume. Je ne sais pour lequel je dois vous louer davantage.

*L'Amalgame* évoque un temps bien mal connu. Depuis la noble histoire du *Royaume des Pays-Bas* par le Président de Gerlache jusqu'à l'essai, imparfait mais important, tenté, il y a quelques mois par un jeune magistrat — encore — M. Yves Schmitz, aucun travail marquant ne lui avait été consacré. Je souris en me rappelant qu'ayant lu avec admiration, dans le premier de ces livres, les portraits en pied de nos deux plus grands orateurs parlementaires d'alors, Reyphins et Dotrengé, nous nous étions promis, Pierre de Gerlache et moi, d'appeler ainsi des personnages d'un futur roman pour voir si leur nom éveillerait chez nos contemporains un écho quelconque. J'ai baptisé Dotrengé dans *L'Egrégore* un cavalier amoureux : aucun de mes lecteurs ne s'est avisé de me dire qu'il avait déjà entendu ce nom

quelque part ! Rien n'était plus oublié que ces quinze années qui ne furent pas sans gloire. Et le récit que vous en faites nous enchante parce qu'en nous charmant, en nous éblouissant même par son abondance de détails savoureux, inattendus, il nous apprend tout. Mais pour vous juger et pour vous louer, j'aime mieux donner en exemple de votre manière ce *Léopold I<sup>er</sup>* sur lequel nous pensions n'avoir plus rien à apprendre, et sur lequel nous possédions au moins avant vous un ouvrage vraiment définitif.

Louis de Lichtervelde a pensé, a vécu sa doctrine de la Belgique. Il a médité les causes profondes, étudié les documents diplomatiques, scruté les secrets des archives, analysé l'âme du Prince et des hommes d'Etat. Il n'a pas négligé l'illustration, l'anecdote révélatrice : mais ce n'étaient qu'accessoires de l'essentiel, d'abord dessiné d'un trait sûr, que procédés d'éclairage du portrait solidement achevé et de la démonstration à laquelle il ne manquait plus que cette grâce, cet accent. Vous allez, vous, du détail à l'ensemble, du mot à la pensée directrice, du geste à l'homme, du signe à la synthèse. Nous croyions tout savoir et nous ne savions rien, tant il y avait à recueillir, à retrouver, à sauver de la poussière et de l'oubli. Des livres secondaires, des dossiers privés, des journaux jaunis, de vieilles lithographies, des malles du grenier, des coffrets de l'aïeule, des albums, des gravures de mode, des factures domestiques et des lettres d'amour vous retirez, par un choix très sûr, les éléments chatoyants ou pâlis non seulement d'un monde qui s'ordonne autour d'un personnage principal, mais la vie de ce personnage lui-même, peu à peu recomposé, du dehors et du dedans, par tout ce que vous avez pressenti, inventé — *invenire*, mon sourcier ! — de lui et des autres. Quel est l'ouvrage le plus parfait des deux grands livres que je mets en parallèle ? Vaine question, s'ils atteignent tous deux à la même singulièrement pareille vérité !

Je regarde leur postérité pour les juger, car chacun d'eux a son influence. De Lichtervelde date le renouveau des études politiques sur les débuts du royaume, la recherche des documents et des ouvrages laissés par les hommes de ce



temps, et, à leur lumière, les biographies nouvelles des collaborateurs du premier Roi. Votre Lebeau, votre Destri-vaux, votre Van Praet, sobres portraits, un peu isolés dans votre œuvre, sont de cette veine. De votre *Léopold I<sup>er</sup>* procède un retour, plaisant et bienfaisant à la fois, à la littérature, à la peinture, à l'imagerie, au décor de ces années romantiques aussi charmantes que graves, un engouement de bon aloi pour des reliques négligées; et des livres qui, l'un après l'autre — les *Beaux jours du Romantisme* d'Albert Dasnoy ne sera pas le dernier — font cortège aux vôtres. Vous avez créé le climat propice à leur éclosion. Je me rappelle qu'après la publication de l'ouvrage de Lichtervelde celui-ci s'ouvrit à moi, en vue d'une collaboration éventuelle, d'un projet de film dont était venu lui parler un cinéaste suédois. Je fus enthousiasmé comme lui. Mais l'entrepreneur étranger fut refroidi par l'indifférence du public à ce grand projet — qui tomba. Après votre *Léopold I<sup>er</sup>* qui complète l'autre *Léopold I<sup>er</sup>* sans le doubler, De Keukeleire trouvera facilement la veine et le grand public du *Fondateur*.

Que nous préparez-vous ? Vous êtes à cet âge admirable où s'achève une première étape, où l'homme qui atteint sa première maturité peut regarder derrière lui sa route avec fierté, mais préfère scruter l'horizon de son proche avenir et chercher une direction nouvelle, un approfondissement, un élargissement de son art et de sa pensée. Vous connaissez un jour le seuil de la maturité seconde, qui s'appelle déjà la vieillesse pour certains, quand on s'applique à terminer la tâche qu'on s'est assignée, dans l'impatience soudaine de l'action tardivement dégagée de l'œuvre écrite, ou du grand épanouissement de la vie éternelle. Mais il n'est question pour vous aujourd'hui que de la seconde étape. Qu'annonce-t-elle à vos admirateurs et à vos amis ?

Je cherche une réponse, en marge de vos travaux d'histoire, dans deux minces écrits de ces dernières années. Vous avez repris un court essai de vos débuts pour évoquer à nos yeux d'une façon plus parfaite et plus émouvante l'image de Louise-Clotilde de Chimay, comtesse de Mercy-Argenteau, grande dame romantique un peu attardée dans le siècle,



l'amie de Liszt et de Borodine, l'introductrice en Occident de la musique russe. Je trouve dans ces pages un amateur, un connaisseur de musique que vous m'aviez laissé ignorer. Allez-vous vous abandonner à la musique, au rêve, au poème jadis interrompu ? Ai-je tort de voir dans cette reprise récente un certain désir d'essayer dans des domaines moins familiers à vos lecteurs, une évasion qui pourrait être autre chose qu'un intermède ? La musique et la poésie ne sont-elles pas assises à votre foyer ? Je vous attends avec curiosité.

Mais, c'est peut-être ailleurs qu'est la réponse. Plus précieux à mes yeux, plus prometteur, est cet admirable récit que vous avez intitulé *Le Carrousel de Brume*, et que, dans une présentation typographique parfaite et avec des illustrations d'Olivier Picard, vous avez donné aux *Editions du Scarabée d'Or*. Quand, à la dernière page, le mélancolique personnage qui a manqué toutes les occasions de sa vie et qui vient de décider de perdre la dernière, revoit dans la nuit les chevaux de bois sortir de l'ombre et successivement s'évanouir, « tandis qu'un refrain suranné berçait la ronde absurde et fantastique des cavaliers qui se poursuivaient sans pouvoir jamais se rejoindre », je regrette que le romancier qui vient de se révéler fugitivement dans ces pages, s'enfonce déjà dans le brouillard. Et je rêve du grand roman dont on m'assure que vous songez à l'écrire. Voici le renouvellement que je vous souhaite.

Il arrive une heure où l'homme *doit* dire tout ce qu'il porte en lui, où il *doit* libérer à la fois son secret et ses personnages : donner la vie, pour commencer, à ces personnages. La longue fréquentation des hommes, la connaissance de leurs actions, de leurs mobiles, l'habitude de juger leurs passions et, pour les juger, de les comprendre, et cette divination des âmes sans laquelle rien n'est possible au romancier, vous les possédez. L'histoire, la poésie, la politique, le goût de l'action, l'inquiétude, le sens de la mort, l'angoisse de Dieu : Quoi de plus nécessaire à un certain moment que de les confronter, dans une œuvre où l'imagination et la réalité se mêlent, et où la vie s'exprime dans

toute son ampleur ? Est-ce une telle somme de votre expérience que vous allez tenter ? Ai-je tort de croire que vous êtes mûr pour cette tentative ?

Mais n'abandonnez jamais pour elle rien de ce qui fait aujourd'hui notre plaisir. Qu'aucune œuvre d'imagination ou de psychologie ne vous fasse oublier ces fantômes nostalgiques qui, dans les limbes de l'Histoire, attendent encore de vous leur résurrection. Quand je pense à tant d'êtres charmants qui sans vous seraient peut-être à jamais perdus pour notre mémoire et pour notre rêve : beaux cavaliers, tendres héroïnes, poètes oubliés, aventuriers comiques, amantes secrètes, princesses douloureuses, mortes rendues aujourd'hui à notre plainte ou à notre amour, je vous prie de persévérer, quoi qu'il arrive, en marge même des travaux proprement dits du romancier et du poète, dans une entreprise par laquelle notre pays et notre songe se sont repeuplés de vivants.

---

## Discours de M. Carlo Bronne

Mesdames, Messieurs,

Fontenelle, élu au nombre des Quarante, se flattait qu'il n'y eût plus que 39 Français ayant plus d'esprit que lui. En recevant la faveur insigne de vos suffrages, j'ai failli céder, je l'avoue, à l'orgueil de penser qu'il n'y avait plus que 29 Belges qui connussent mieux le français que moi, mais j'ai compris aussitôt que l'honneur dont j'étais l'objet s'adressait aux deux grandes figures auxquelles j'ai dédié mon effort : l'histoire et la justice.

L'une et l'autre ont donné à la langue française des monuments tels que le Code Civil et les proclamations de Napoléon. Toutes deux, comme la littérature, cherchent à atteindre l'humain. L'histoire est le jugement des morts, la justice fixe l'histoire des vivants et leurs arrêts valent moins par la vérité mouvante qu'ils décrètent que par la perfection de leur forme. En dépit des outrances de Saint-Simon, ses portraits sont plus réels que ne le furent ses modèles.

C'est pourquoi il m'est singulièrement agréable d'être accueilli par un écrivain dont le nom appartient à l'Histoire et qui a su si bien confondre la poésie du passé avec l'amour des hommes qu'il s'est fait du premier d'entre eux le biographe ébloui. Vous avez justement remarqué, Monsieur, que les magistrats se penchent volontiers sur l'histoire; c'est que leur mission consiste à peser les témoignages, à

ne point prononcer de condamnations qui les condamneraient eux-mêmes et à déceler une vérité aussi rebelle à se faire entendre dans les prétoires que dans les archives. C'est aussi que le contact permanent de la détresse humaine les aide à comprendre la misère qui met les peuples en marche, c'est enfin que la loi, au temps du moins où M. Beyle faisait partie du Conseil d'Etat, était une leçon de clarté et de concision dont Stendhal relisait une page tous les matins.

\* \* \*

Messieurs, le remerciement que me dictent l'usage et la gratitude se teinte pour moi de tristesse. J'aperçois parmi vous plusieurs de ceux dont la bienveillance encouragea mes premiers pas au jardin de Clio, mais je cherche en vain la haute et noble silhouette de Georges Virrès. Son absence ajoute à mon émotion une pointe de remords. Dans son affectueuse indulgence, il souhaitait me voir un jour occuper une place à ses côtés. Et voici que c'est la sienne qu'il m'a donnée.

L'amitié de ses hôtes actuels me ramène souvent dans la maison où Virrès est né, à Scherpenberg, près de Tongres, et qu'il a décrite dans « Cet adolescent si pur ». La tour est toujours là avec sa porte charretière blasonnée et l'Allée de Diane où l'on cueillait des morilles au printemps et la ferme dont les filles s'appelaient Flore, Florence et Florentine. Comment, élevé à la campagne, n'y serait-il pas revenu à l'âge d'homme ?

Profondément enraciné dans le Limbourg par ses ancêtres Briers, bourgmestres de Hasselt depuis 1680, l'enfant allait y voir ses grands-parents. L'aïeul, Garde d'honneur de l'Empereur, lisait Horace et portait la médaille de Ste-Hélène; l'aïeule savait par cœur tout le théâtre classique et disait à son petit-fils avec une tendre emphase :

*Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre âme  
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme !*

Les études se faisaient en français chez les Pépinistes de Tongres et les maîtres de Virrès mettaient de curieuses méthodes au service de la langue de Racine. L'élève, surpris en flagrant délit de parler flamand, devait porter un étui de cuivre contenant la liste des délinquants; il ne s'en débarrassait qu'en guettant les conversations jusqu'à ce qu'il eût dénoncé un autre coupable. Un sort vengeur se chargea de fustiger ce zèle étrange; à l'examen du capacitorat électoral, le professeur de 3<sup>e</sup> latine échoua, tandis que le cuisinier réussissait brillamment.

Louvain, vers 1887, frémissait encore d'avoir manqué d'enfanter la *Jeune Belgique*. Un photographe étalait le portrait de Max Waller. Le Café des étudiants, place de l'Université, était tenu par une ancienne cantatrice de l'Opéra, qui n'avait point été cruelle au duc de Morny. Constantin Meunier allait chercher à la pompe publique l'eau nécessaire à ses terres gauloises. L'éloquence du Comte de Mun faisait crouler le Collège du Pape sous les applaudissements et les autorités ne pardonnaient pas au professeur Edouard Descamps d'avoir invité Catulle Mendès à déjeuner.

Virrès était né en 1869, l'année de « l'Education Sentimentale », de « Guerre et Paix », de la « Philosophie de l'Art », des « Jours de Solitude ». On peut naître sous de moins heureux auspices. Il eut 20 ans à l'heure où paraissaient *Thaïs*, *la Terre* et *le Disciple*. Que de sollicitations contradictoires ! Chez les Pépinistes, il avait dévoré l'*Amiral* d'Edmond Picard, à l'abri de son dictionnaire; à Louvain, la lecture d'*Un Mâle* fut pour lui une révélation. Toutes ses impressions d'enfance, les mystères de la vie entrevus aux champs remontèrent d'un coup à son cœur; il comprit ce qu'il avait à exprimer. Peu après, il reçut la visite d'un étudiant de Peer, qui lançait un journal d'avant garde, le *Drapeau*. Il avait le binocle en bataille, le verbe enthousiaste et narquois; il se nommait Firmin van den Bosch. La carrière littéraire de Virrès débutait.

Il ne passa au barreau de Tongres que le temps d'observer d'un œil malicieux les mœurs douillettes et partisanses de ceux qu'il devait appeler : les *Gens de Tiest*. Un été, ses parents

l'emmenèrent dans une propriété délaissée depuis des lustres. « C'était un château rouilleux, entouré de douves, auquel on accédait par un pont branlant... Du haut de la terrasse carrée qui, derrière la poterne, donnait sur la bruyère, la vue embrassait... la terre rèche, sauvage, dévorée de soleil, avec ses genêts qui se tordaient dans les flammes de l'air... (les) sapinières lointaines où les résines saturaient l'atmosphère, l'illumination brusque, dans la guarrigue des marais qui reflétaient le ciel, le ciel infini ». Il n'y manquait même pas un fantôme. Le château-fort avait vu arrêter en 1542 Jean de la Marck, accusé de complot contre Charles-Quint, et c'est aux Arenberg, héritiers des la Marck, que la famille Briers avait acheté le manoir.

Tel était le burg de Lummen, où Virrès captivé s'établit pour toujours, le burg du Heiland qu'il a peint dans *Un Cœur timide*, ce « château de l'âme », frère d'Acoz et de Belœil, que l'auteur de la *Bruyère Ardente* devait habiter un demi-siècle, où il devait écrire et mourir. « J'avais trouvé, a-t-il dit, le thème qu'épouserait mes musiques secrètes. Désormais, il y avait partie liée entre elle, la Campine, et moi, qui venais de reconnaître ce que j'attendais sans le savoir. »

Si brève qu'elle eût été, la vie judiciaire avait eu son influence sur l'artiste. Il eut à défendre devant la Cour d'Assises un Campinaire, à peine dégagé de la glèbe, qu'une soudaine flambée de ses sens avait livré aux délices du péché. Une nuit de lune, hanté par son obsession, l'homme avait poignardé la femme endormie à ses côtés, sans raison, parce qu'elle était le mal. L'histoire tragique de Lom Top, Virrès l'a contée dans *En pleine terre*; il avait pénétré la Campine jusqu'en ses terreurs primitives, venues du fond des âges. Ce vieux sol relégué l'envoûtait; il en apprenait la volonté têtue, l'âpre déréliction, les subites truculences, cette sorte d'incantation qui monte des terres déshéritées. Plusieurs de ses livres furent écrits au milieu des bois, à même la brande, tandis que le vent embrasé lui soufflait au visage. *La Glèbe héroïque*, la *Bruyère Ardente*, l'*Inconnu tragique*, *Ailleurs et chez nous* lui avaient valu la notoriété. Georges Eckhoud, auquel il devait succéder dans votre Compagnie, avait salué son

cadet, loué son style à peine équarri, pareil à ses personnages, et qui rappelle la peinture en pleine pâte d'un autre poète de la Campine, Jakob Smits.

Périodiquement, quand les hommes se sentent fatigués par les commodités de la civilisation, ils partent en quête du paradis perdu; ils redécouvrent la nature, le bon sauvage et la puissance des éléments. Entre Jean-Jacques et Ramuz, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a connu cette régénération illusoire. Camille Lemonnier, voyant une paysanne sortir d'une cabane campinoise, saisissait le bras de son compagnon et s'écriait : « Virrès, une fille sauvage ! »

Dans les veines des rustres de Virrès, le sang est lourd, lent, prompt à l'aveuglement de la jalousie et du meurtre. « Il faut songer, dit-il, qu'on est à un endroit du monde où rien ne trouble, où rien n'altère les apparences, où il n'y a que Dieu et l'homme, avec entre eux cet espace que l'on respire jusqu'à l'âme et qui enivre de sa pureté... Subissant les forces mystérieuses, comment ne seraient-ils pas impulsifs et pourquoi leurs passions n'éclateraient-elles pas comme la foudre?... Le clocher parle à Dieu, la terre fait son murmure; quand la vie se ranime au premier éclat printanier, le sang fleurit aussi et tressaille. »

\* \* \*

J'ai voulu revoir ces lieux dont les sortilèges avaient marqué l'un des vôtres d'une si forte empreinte. A travers une région de boqueteaux et de pâtures, nous nous dirigeâmes vers le Donderslag qui est l'antique Taxandrie. Au fur et à mesure que nous montions vers le Nord, les boucheries en majolique et les coopératives en brique rouge avaient fait place aux maisons basses, en torchis, fraîchement recrépies, humbles mais chacune ayant sa personnalité, son banc et son arbre différents de ceux du voisin, son dessin particulier de colombages, sa nuance unique de bleu ou de rose délavé. De minuscules chapelles peinturlurées veillaient aux croisées des chemins. Nous fîmes halte dans un vieil estaminet aux pots d'étain, dont la cheminée était ourlée d'une courtine

naguère violette. On se serait cru reporté d'un ou deux siècles en arrière et je n'eusse pas été surpris de voir, par l'étroite fenêtre, passer sur la chaussée le carrosse de M. de Voltaire gagnant Beeringen en compagnie de Mme du Chatelet pestant contre ce pays de Barbarie, ou l'escorte piaffante de Louis XV allant prendre ses quartiers au château de Hamal, après la victoire de Laeffelt, ou encore la calèche de M. de Montalembert, pair de France, traversant la « simple et religieuse Campine » pour assister avec Félix de Mérode, son beau-père, aux manœuvres de Beverloo.

Au-delà du canal, fuyant entre deux files d'arbres penchés, une contrée nouvelle s'étendait. Ici commençait l'empire de la lande dont la monotonie n'était rompue, de loin en loin, que par l'éclair d'un bouleau ou la flamme morte des genêts. C'était une après-midi de novembre, ruisselante de bruine et de désolation. Une âcre odeur de tourbe se levait du sol détrempe. Nous étions parvenus au sommet d'une de ces rares éminences qui dominent la campagne et sont souvent des lieux de pèlerinage. Sur la bruyère, une piste de sable roux menait à un ermitage de pierre dont les hauts-reliefs montraient sous quelques pins déchirants une grâce inattendue. Au bas de la colline, une petite ferme rose se mirait dans un bief, et tout au fond de la cuve ceinte de sapins noirs, un château abandonné dressait son fronton pâle au-dessus des marais de Terlaemen. Le paysage semblait muré de silence. J'aurais entendu sans étonnement la cloche de jadis qui chaque soir, de l'Avent à Noël, sonnait « au perdu » en souvenir d'un voyageur enlisé.

Un jour parcimonieux s'attardait sur les eaux. Surgies de l'œuvre de Virrès, les processions de la foi s'avançaient dans le crépuscule : celle de St-Gérard de Limmel et de Ste-Ludgarde d'Himmelweg, celle de Tongres qui ne sort que tous les 7 ans, celle de St Evermar qui retentit de galopades et de mousqueteries, celle enfin de toutes les créatures de l'écrivain : le sacristain Deput, la bouche tirillée par un tic, Vader Jas le guérisseur, Rik le possédé, le curé de Roek retroussant sa soutane pour s'interposer dans une rixe, et la théorie des amoureuses Lise, Lina, Mie, Rosalie, Mina, ardentes et cru-



cifiées par leur passion, les moissonneurs, les braconniers, la foule des messes et des kermesses, les gars en colère conduits par le bourgmestre Vliebers ou par Charles de Louppoigne, ceux de la guerre des villageois et de la guerre des paysans, et jusqu'à la troupe hurlante du régiment des fous lâchés par Gheel contre les sans-culottes !

En apercevant, au retour, les puits des charbonnages qui ont transformé la région et rétrécissent chaque année la Campine d'autrefois, je me rappelais le mot du poète : « Les pays qui n'ont pas de légende seront condamnés à mourir de froid ». Virrès redoutait ce refroidissement poétique; il recueillit l'esprit du paysage avant qu'il ne s'exhalât. Car le régionalisme est une affaire de temps plus que d'espace. L'aventure n'est pas toujours dans l'éloigné et dans l'inconnu : elle consiste à voir de ses yeux ce que les yeux des autres ont accoutumé de ne plus voir, et qui est menacé de périr. Elle consiste à saisir et à laisser dans la mémoire d'une province l'un des visages qu'elle eut et qui s'est effacé.

\* \* \*

Il est une autre beauté près de s'éteindre dans le Limbourg que G. Virrès a servie avec ferveur, c'est la langue française. Il lui était aussi farouchement attaché qu'il l'était à sa race, parce que maintenir l'influence latine dans les marches de l'Est était pour lui « défendre leur originalité et les sauver de l'absorption germanique » tout en perpétuant la tradition de l'ancienne principauté de Liège à laquelle appartenaient les bonnes villes de Looz, Hasselt, Bilsen, etc. Toute sa vie, il lutta pour cette idée et plusieurs de ses livres font allusion à ses combats linguistiques.

Lorsqu'en 1921, le siège de conseiller provincial qu'il occupait depuis de longues années lui fut disputé à cause de son milieu francophone, il eut l'élégance, lui qui détestait l'éloquence politique, de jouer son élection sur ce grief. Le soir du scrutin, il attendait les résultats au Burg quand la cour d'honneur fut envahie par les villageois, apportant la nouvelle de son triomphe. La plupart ne parlaient que le

flamand, tous savaient son dévouement et sa loyauté. Alors, par une intuition naïve et émouvante, après les chants d'usage et pour réjouir le cœur de leur bourgmestre, ils entonnèrent la *Marseillaise*.

Je devais cet hommage, Messieurs, à celui qui fut peut-être le dernier écrivain limbourgeois de langue française, dans cette assemblée dont le propos est autant de *le* célébrer que de *la* défendre.

\* \* \*

Ce qui fait la noblesse d'une destinée, c'est son unité, sa fidélité au sens qu'elle a pris délibérément. Les esprits les plus acharnés à libérer l'homme des contraintes hypocrites n'ont jamais méconnu la grandeur d'une discipline intérieure. Gide a raillé « le cerf-volant qui croit qu'il monterait plus haut sans sa corde. »

Retenu à ce gros bourg de Lummen par les mandats que lui conférèrent pendant 42 ans la confiance de ses concitoyens, G. Virrès savait l'utilité de sa tâche. Précieuse certitude à une époque où beaucoup d'êtres atteignent à la mort sans s'être aperçus qu'ils vivaient. « Je crois, écrivait-il, que le style, c'est-à-dire la réalisation parfaite de ce que l'on a conçu, peut s'inscrire ailleurs que sur une feuille blanche. » De sa bibliothèque aux boiseries sculptées, où il travaillait l'hiver, Virrès voyait par-dessus les fossés, l'étang, la rangée de peupliers plantés en 1870, la campagne paisible. Lorsqu'un de ses administrés venait le consulter, il interrompait le roman commencé, entrait de plain-pied dans la vie de son interlocuteur puis, ayant donné le conseil demandé, il reprenait la plume sans effort car l'harmonie si rare entre l'art et l'action s'était faite en lui. L'homme se confondait avec l'homme de lettres. Il avait trouvé son style.

Il ne quittait plus guère la Campine, où Edmond Picard avait planté sa tente marocaine et où s'étaient réfugiés les Bénédictins de Ligugé, que pour aller voir à Paris Forain et J. K. Huysmans, où à Bruxelles Lemonnier et l'abbé Moeller.

Cette existence retirée était conforme à ses vœux. Mais lorsqu'un cirque apparaissait dans les parages, il ne manquait pas une représentation. Une secrète attirance l'entraînait, lui l'enraciné, vers les gens du voyage, le trapéziste, le jongleur, l'écuyère, ces êtres d'un univers de paillettes et de projecteurs, délivrés de la pesanteur, de l'habitude et du terre à terre. Le péril quotidien de leurs jeux lui inspirait une tendresse fraternelle qu'attestent sa Noël-aux-clowns et l'histoire de Rosa, la petite paysanne éprise du beau Salvarèse-des-Pyrénées.

Parfois, après le spectacle, on pouvait voir, assis sur le coteau, M. Loyal sans sa chambrière, l'homme-serpent dans son ample manteau, Clam et Pepito encore grimés et le premier magistrat de Lummen, monocle à l'œil, n'ayant rien perdu de sa courtoise distinction, communiant simplement avec eux dans la contemplation d'un ciel scintillant. C'était sa manière à lui d' « aller rouler dans les étoiles ».

\* \* \*

Lorsque, en 1914, le bourg fut envahi, pillé, brûlé, le bourgmestre opposa à la violence son insolence polie, à la guerre d'usure une fermeté patiente dont son journal *A côté de la Guerre* nous a gardé le témoignage. On voulut lui imposer un acte qu'il jugeait illégal; il refusa. Arrêté, on l'envoya en Allemagne, on l'affubla de frusques ridicules mais il conserva son flegme et son verre vissé dans l'orbite. Ses geôliers l'appelaient « Die Monokel » et se demandaient ce qu'il était venu faire là. Il aurait pu répondre ce que Barbey d'Aurevilly disait du Général Gordon : « Ce qu'il allait faire là ? Monsieur, il allait se plaire à lui-même ! »

\* \* \*

Il avait été donné à G. Virrès d'ignorer le doute philosophique. Sa foi profonde et sans ostentation, comme celle de son peuple dont les processions et les reposoirs champêtres lui semblaient « par-dessus la poudre des morts, le

vivant emblème de ce qui rattache l'homme à la grande espérance. » Cependant, l'âge n'avait pas diminué son amour pathétique de la vie, de la vie des autres, de la vie de la nature. « Je m'accroche, disait-il, à ce que le temps m'arrache... A 70 ans, ce frémissement, cette vague (d'effluves balsamiques) qui déferle... me soulève encore irrésistiblement... J'abandonnerai difficilement ces vieux murs, ces arbres, cet horizon... »

Cruellement atteint, et le sachant, il voulut achever son existence là où elle s'était nouée et accomplie. Le premier jour de l'automne de 1946, il s'éteignit à Lummen, sans que sa pensée se fût un seul instant détournée de sa terre et de son ciel. Peut-être, si on lui avait parlé de la Campine, eût-il dit ce que répondit Lacordaire mourant à qui lui demandait : « Pouvez-vous encore prier Dieu ? — Non, fit-il, mais je le regarde. »

---

## Vie, mort et résurrection des œuvres littéraires

---

(Lecture faite par M. Robert DE TRAZ, séance du 12 mars 1949)

---

Messieurs,

Quel que soit son talent, quelle que soit sa réussite, tout écrivain souhaite que son œuvre dure plus longtemps que lui-même. L'instinct créateur, veut, dans n'importe laquelle de ses manifestations, travailler pour l'éternité. Qu'il s'agisse de la chair ou de l'esprit, d'un enfant ou d'un livre, nous aspirons à nous prolonger indéfiniment. Ecrire, comme engendrer, c'est opposer un refus à notre propre mort.

De tels sentiments sont d'ailleurs confus. En prendre une conscience plus exacte nous en ferait saisir la vanité. Car l'immense majorité des écrivains est nécessairement vouée à l'oubli. On les voit cependant s'obstiner dans leurs illusions. Sont-ils lus et célébrés de leur vivant, ils se persuadent qu'ils le seront toujours. S'ils n'obtiennent pas l'audience de leurs contemporains, ils s'en consolent — plus ou moins — avec l'espoir que, plus tard, on leur rendra justice. Ils en appellent à la postérité comme si elle devait être équitable. Candeur qui n'est pas sans noblesse, qui peut-être fonde leur dignité.

Envisageant une littérature dans son ensemble — disons la française — on est frappé de constater non seulement l'effrayante mortalité des œuvres qui la composent, mais encore les variations du sort réservé à celles qui subsistent. Pour nous, Messieurs, qui faisons métier d'écrire, un tel

spectacle n'est pas sans intérêt. Et je me propose d'appeler brièvement votre attention sur les œuvres qui meurent, sur celles qui vivent mais aussi se transforment, sur celles qui renaissent ou même qui naissent longtemps après avoir été publiées.

\* \* \*

Un critique parisien me disait qu'il recevait, bon an, mal an, environ quatre mille volumes nouveaux. La plupart passeront, inaperçus, de l'imprimerie au pilon. Si quelques-uns attirent un instant quelques regards, ils sont vite remplacés par d'autres, destinés comme eux à disparaître. Entrez dans une bibliothèque publique : ses interminables rayons sont chargés d'innombrables livres, héritage du passé, dont la plupart ne sont consultés par personne. Vue sous cet angle, la littérature apparaît en majeure partie comme une immense et funèbre nécropole.

Il est vrai, cependant, que des noms, des titres, éveillent quelque vague souvenir, surnagent dans ce vaste naufrage. Les livres ont péri puisque, sauf les érudits, on ne les lit plus. Mais leurs auteurs subsistent à l'état de fantômes. Prenons quelques cas au hasard. L'œuvre monumentale de du Bartas, fameuse au XVI<sup>e</sup> siècle, et que Goethe encore admirait, est aujourd'hui totalement ignorée. Le *Grand Cyrus* n'est plus rien pour nous, après avoir passionné des gens du goût le plus délicat. Qu'est-ce que Pradon à nos yeux, qui pourtant rivalisa avec Racine ? Qu'est-ce que Chapelain ? Changeons d'époque : c'est un fait que Béranger a été tenu de son vivant pour un des plus grands poètes français. Qu'il est donc oublié ! Rappelez-vous, simple détail, que l'année où a paru *Madame Bovary*, c'est *Fanny*, de Feydeau, qui a été considérée comme un chef-d'œuvre.

Des auteurs dont le mérite, quoique mineur, est incontestable — citons, à titre d'exemples disparates, Rutebeuf, La Boétie, Racan, Bourdaloue, Fontenelle — sont pratiqués par des spécialistes mais nous n'éprouvons pas le désir de nous faire à leur sujet une opinion personnelle. Nous con-

sentons paresseusement à admettre leur valeur, mais nous n'ouvrons pas leurs volumes, nous ne nourrissons pas notre esprit de leur pensée. Beaucoup des réputations littéraires du passé reposent ainsi sur un acte de foi de notre part.

Allons plus loin : cette acceptation tacite se manifeste à l'occasion d'œuvres justement tenues pour considérables. Nous savons qu'elles existent : nous n'allons pas le vérifier. Dois-je rougir en vous avouant que je n'ai jamais lu d'un bout à l'autre la *Chanson de Roland* ? Ou bien puis-je espérer trouver parmi vous, Messieurs, quelques complices ?

L'oubli où sont tombées bien des œuvres littéraires ne résulte pas toujours de leur médiocrité, mais de la nôtre, j'entends de l'insuffisance de notre mémoire. La faute en est à l'infirmité de la nature humaine. A mesure qu'une littérature se développe à travers les siècles, multiplie et accumule les richesses, elle déborde notre capacité intellectuelle et nous oblige à des choix parfois injustes.

Serait-il faux, d'autre part, de dire que la disparition de certaines œuvres est entraînée par celle des genres auxquels elles appartiennent ? L'ode, par exemple, l'épopée ou la fable ne conviennent plus à notre humeur : en rejetant ces formes surannées il nous arrive de négliger ce qu'elles ont produit néanmoins de valable. Si l'une ou l'autre recommençait de nous plaire — la tragédie, par exemple — on verrait reprendre vie des œuvres que nous jugions défuntes.

Notons encore, puisque j'en suis à la nécrologie, qu'à côté des auteurs qui sombrent corps et bien, chez d'autres, très légitimement glorieux, l'œuvre présente pourtant des parties mortes. Bien des tragédies de Corneille ne sont plus ni représentées, ni même lues. Les *Oraisons funèbres* de Bossuet dureront sans doute autant que la langue française, mais l'*Histoire des Variations* n'est plus qu'un titre. Des innombrables volumes de l'abbé Prévost, seule subsiste cette merveille qu'est *Manon Lescaut*. Que nous importe l'*Emile* en regard des *Confessions* et des *Réveries* ? Les *Mémoires d'outre-tombe* n'ont pas cessé d'être un admirable chef-d'œuvre : les *Martyrs* et même le *Génie du christianisme*,

quoique toujours fameux, dégagent un ennui qui les rend presque illisibles.

\* \* \*

Posons-nous une question. Pourquoi des œuvres qui furent illustres et leurs auteurs universellement admirés, gisent-elles aujourd'hui inertes et sans force ? Pourquoi, après tant de gloire, sont-elles dédaignées ou ignorées par les générations suivantes ?

On peut répondre qu'une œuvre plaît à sa naissance parce qu'elle correspond à un état des sentiments, des mœurs, de la politique, à telle passion, tel goût, telle mode du jour : les circonstances et les personnes ayant changé, elle perdra son éclat et son sens, elle mourra avec l'époque qui la justifiait.

Elle peut plaire aussi par sa nouveauté, la rupture qu'elle opère avec ce qui la précédait, et dont on est las. Mais toute nouveauté, une fois admise, s'incorpore à la tradition, devient, à son tour, une valeur acquise pour ceux qui viennent ensuite et qui s'insurgeront contre elle afin de découvrir à leur tour de l'inédit. De nos jours, pour beaucoup de personnes les romantiques, les réalistes, les parnassiens, les symbolistes font vieux jeu. Toute révolution s'achève en conformisme.

Pour expliquer que les contemporains d'une œuvre s'abusent sur sa valeur, il faut tenir compte de la présence réelle de l'auteur, des intrigues, de la publicité qui aident à son succès. Des consécration officielles en imposent. Un écrivain reçoit-il le prix Goncourt, est-il élu à l'Académie française, la foule le tient aussitôt pour rempli de talent. L'académicien se dira même « immortel ». Or, pour un écrivain, les honneurs, si flatteurs, si encourageants soient-ils, n'ont qu'une valeur viagère. Le succès, de critique comme de public, ne prouve rien — ni pour, ni contre. Que nous chaut aujourd'hui que Balzac, Flaubert, Maupassant n'aient pas appartenu à l'Académie française ? Que nous chaut que Stendhal ou Verlaine n'aient été, comme disent les éditeurs, que de petite vente ?



Et posons-nous une seconde question, inverse de la précédente. Pourquoi, au contraire, des œuvres qui connurent la faveur de leurs contemporains obtiennent-elles encore la nôtre, bien que les conditions aient changé, bien que nous ne partagions plus les idées et les sentiments de ceux qui les saluèrent les premiers ?

La réponse sera d'abord de nature esthétique. Même vieilles dans leur forme et leur inspiration, ces œuvres présentent des beautés de langage qui les rendent impérissables. Nommons encore Bossuet : ce n'est pas l'objet de ses *Oraisons* qui nous intéresse, c'est la somptuosité de ses phrases qui nous enchante. Qu'il s'agisse de Voltaire ou de Michelet, de Rabelais ou de Hugo, c'est le style qui fait durer.

D'autre part, si différents que nous soyons de nos aïeux, il existe une permanence de l'humain, individuel et social. Toutes les générations aiment et souffrent, certains problèmes sont éternels, liés à notre condition. Aussi Molière ou Pascal, Vigny ou Baudelaire sont-ils à jamais présents parmi nous.

Remontez plus haut, songez par exemple à François Villon. Les poètes de son temps, et son temps lui-même, qu'ils sont donc lointains ! Mais lui, par l'accent de sa plainte, le tremblement de son espérance, il est notre frère, et les mots archaïques qu'il prononce viennent, du fond du passé, nous atteindre en plein cœur.

Et je vois là une des hautes justifications des Lettres, rejaillissant sur les plus modestes de leurs serviteurs. L'histoire se poursuit, transformant les régimes, les habitudes et les modes, mais la littérature établit et consacre notre identité. Elle accompagne notre espèce au long des siècles, la confessant, l'instruisant, la célébrant, la consolant. Elle est une prise de conscience, une affirmation de ce que nous sommes, depuis toujours et pour toujours.

\* \* \*

J'ai parlé des œuvres qui disparaissent et des œuvres qui subsistent. Je voudrais parler maintenant de celles qui renaissent, de celles qui se modifient.

Ronsard fut un poète illustre, un chef d'école, un rénovateur inspiré, et il semble que son génie, sa renommée eussent dû défier toute fortune contraire. Et pourtant il subit une éclipse totale, au point de ne plus compter pendant des siècles. Il fallut Sainte-Beuve et les romantiques pour le ramener au jour et lui restituer une gloire légitime. Même phénomène pour Agrippa d'Aubigné, dont les œuvres, avaient disparu des bibliothèques publiques. Au cimetière des Lettres il est heureusement parfois des résurrections.

Remarquez qu'il en va de même pour les beaux-arts. Dès sa mort Bach a été oublié, et c'est le XIX<sup>e</sup> siècle qui, ouvrant les oreilles, l'a mis à sa place : celle du plus grand musicien, peut-être, de tous les temps. Les tableaux de Vermeer, des Le Nain ou de Georges de la Tour figuraient dans les musées ou dans des collections mais y demeuraient invisibles, ou plutôt on les regardait sans les voir. Etrange cécité dont nous voilà guéris.

Et puis, à côté des œuvres qui renaissent après une longue période où elles furent oubliées, il en est qui nous ont attendus pour se faire connaître. Je ne parle pas des manuscrits qui furent publiés longtemps après avoir été rédigés, tels les *Mémoires* de Saint-Simon ou les poèmes de Chénier : je pense à des œuvres qui étaient destinées par leur nature à d'autres lecteurs que ceux qui les lurent en premier.

Le cas le plus souvent cité est celui de Stendhal. Vous savez qu'il disait lui-même écrire pour des gens qui n'étaient pas encore nés et auxquels d'avance il donnait rendez-vous. Il avait lui-même fixé la date, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa prédiction s'est réalisée. Enfin on s'est aperçu que ce plaisant causeur, ce bohème amateur, oserons-nous dire ce raté ? était un des plus grands romanciers français. Son livre *De l'amour* ne s'était vendu qu'à deux ou trois exemplaires : aujourd'hui sa gloire est universelle, pieusement entretenue par des admirateurs fanatiques.

Ce n'est que de nos jours que Gérard de Nerval a été vraiment compris. Bien frappant encore le cas de Lautréamont : ce demi-fou, mort solitaire et inconnu, est un des maîtres de la génération actuelle. Il apparaît à la fois

précurseur et prophétique. Rimbaud, Mallarmé ont été soit méconnus, soit tenus pour extravagants : or ils dominent la poésie contemporaine. Autant de bombes à retardement.

Ces destins obscurs puis éclatants ont éveillé dans l'opinion une certaine inquiétude. Beaucoup de gens se sont dit : « Attention, ne recommençons pas les erreurs de nos prédécesseurs. Si une œuvre nouvelle nous dérouté ou nous choque, ne la condamnons pas pour autant : elle représente peut-être la vérité esthétique de demain. » Attitude généreuse, sauf quand elle est dictée par le snobisme, ou par une naïveté excessive ou même une certaine lâcheté critique. Et de ce parti-pris moderne de tout admettre par crainte de commettre une injustice résultent bien des confusions. Alors qu'autrefois les innovateurs se voyaient l'objet de la raillerie ou de la méfiance — mais c'était un noble risque à courir —, vivaient dans des cénacles et n'espéraient qu'en la postérité, aujourd'hui on leur fait fête, on célèbre les moindres balbutiements, on s'empresse de louer le saugrenu et l'insolite. Ainsi il n'y a plus de poètes maudits. Tout le monde veut appartenir à l'avant-garde, mais ainsi ce terme perd son sens.

\* \* \*

Et j'en viens maintenant, pour terminer, aux œuvres qui, quoique reconnues et admirées depuis toujours, se modifient, si je puis dire, en cours de route et sous l'effet d'un mystérieux changement d'éclairage. Si bien que, quoique anciennes, elles apparaissent neuves encore et même soudain nous font des révélations.

Ce que la postérité découvre alors en elles, c'est une valeur esthétique inattendue, c'est une signification jusque-là secrète. Racine, qui, d'ailleurs, n'était pas tenu de son temps pour l'altissime poète que nous vénérons, se voyait appelé le « tendre Racine ». Presque un élégiaque. Tandis que nous discernons, sous l'urbanité et le raffinement du discours, le déchaînement de passions sauvages. Et nous disons : le cruel Racine. Pascal, lui, était-il un douteur qui s'obligeait à croire ? Cette thèse est abandonnée aujourd'hui. En ce

moment même on s'aperçoit enfin que Marivaux déborde de beaucoup l'étroite notion de « marivaudage » où on pensait l'enfermer.

Prenons Balzac. Il passa d'abord pour un feuilletoniste, prodigieux il est vrai, mais qu'on mettait au rang de Dumas père ou d'Eugène Sue. On le loua aussi d'être un réaliste qui décrivait, entre des décors inventoriés avec minutie, des caractères d'un pittoresque parfois outrancier : idée qui subsiste encore dans l'expression courante : « c'est un personnage balzacien ». Et certes Balzac est cela, mais il est aussi tout autre chose. A travers le réaliste nous distinguons le mystique : Louis Lambert et Séraphita nous importent autant que le père Grandet. L'observateur des choses quotidiennes, des intérêts d'argent, des ambitions temporelles est surclassé à nos yeux par l'imaginatif génial qui, à l'égal de Shakespeare, recrée comme un démiurge les hommes et le monde.

Et si Lamartine ou Michelet restent pour nous ce qu'ils furent, très grands certes, mais fixés, est-ce que du Hugo traditionnel, éloquent et lyrique, ne se dégage pas un autre Hugo, celui des œuvres posthumes, un mystique lui aussi, un visionnaire hanté par l'infini ?

Alors on en vient à se demander si ce sont seulement les goûts et les préférences qui, changeant d'une génération à l'autre, expliquent les variations de la gloire. Ou bien si une œuvre, une grande œuvre, ne vit pas d'une existence propre, indépendante en partie de son auteur et de ses intentions. Et si les années en s'écoulant ne la mûrissent pas, en quelque sorte, ne font pas monter de ses profondeurs des significations nouvelles, qui n'étaient pas perceptibles lorsqu'elle se trouvait dans sa fraîcheur première.

Si bien qu'un des rôles de la critique serait de reviser sans cesse des procès que nous pensions jugés pour toujours. Et non seulement de réhabiliter des œuvres du passé injustement méconnues mais encore d'interroger celles qui sont figées dans des définitions traditionnelles. En signalant ce qui surgit souvent de surprenant d'une œuvre classée, on la

---

rapproche de nous, on fait apparaître en quoi elle répond à notre époque.

Quoi qu'il en soit d'un sujet que je n'ai fait qu'effleurer, à chaque écrivain de courir sa chance. Même si la postérité le dédaigne, il aura eu l'honneur de tenir une plume, d'être le frère modeste et périssable des maîtres qui défient les siècles et demeurent à jamais immortels.

## SÉANCE PUBLIQUE DU 19 MARS 1949

---

La séance est ouverte, à 3 heures, sous la présidence de M. MAURICE DELBOUILLE.

---

### Réception de M. Louis Remacle

---

#### Discours de M. Maurice Delbouille

Monsieur,

Nous accepterons l'un et l'autre, par respect des usages, de prendre en nous parlant le ton dit académique. Il ne faut pas qu'on nous accuse de je ne sais quel embarras, philologique ou provincial. Il ne faut surtout pas qu'on nous trouve impertinents. Nous avons à maintenir et peut-être à défendre, en effet, devant nos pairs et en public, le bon renom de ceux-là qui, parmi la secte obscure des philologues, ont choisi d'appartenir au groupe plus obscur encore des spécialistes en grammaire ou en dialectologie.

En dépit de l'habitude peut-être déplorable que nous gardons de pratiquer le wallon, en dépit de la faiblesse certainement étrange que nous avons d'aimer encore notre patois, en dépit du plaisir excessif que nous prenons à l'étudier avec une diligence passionnée, — il faut, Monsieur, qu'aujourd'hui nous échangeons nos compliments dans la langue (combien gracieuse, d'ailleurs) de la Compagnie au nom de laquelle je vous accueille et de la bonne société qui nous honore de sa très sympathique présence.

Nous devons aussi sacrifier au style qu'exige, en cette circonstance, une tradition que nous n'avons pas, que nous n'eussions sans doute jamais inventée, mais qui suffit à se justifier d'elle-même, puisque, de toute évidence, elle peut

se réclamer des clairs privilèges et des hautes dignités de l'esprit.

Combien pourtant nous serions mieux à l'aise, et vous et moi, si nous pouvions nous abandonner entièrement à la simplicité de notre naturel et n'employer d'autre langage que celui d'une amitié discrète mais profonde, lentement épanouie, depuis vingt ans, entre un élève et un professeur qui n'ont pas tardé à devenir des collègues de faculté et qui se saluent aujourd'hui, en souriant, comme confrères en immortalité.

Comme à l'Université de Liège, vous succédez ici, Monsieur, à Jean Haust, qui fut votre maître dans toute la plénitude du terme et dont vous êtes vraiment le premier et le plus fidèle disciple — sinon toujours le plus soumis dans le choix et l'organisation de vos travaux. Vous connaissez, en recueillant ainsi doublement sa succession, un honneur magnifique. Vous vous voyez confier aussi, laissez-moi vous le dire, un très difficile devoir, puisqu'il vous incombe après lui, sans déchoir, de représenter, de défendre et d'illustrer, ici comme ailleurs, une école liégeoise de dialectologie wallonne dont la haute réputation n'est pas neuve et dont l'autorité scientifique s'est imposée, depuis un siècle, à l'estime et au respect de tous les spécialistes étrangers.

Depuis que Charles Grandgagnage a fondé les études de philologie wallonne avec ses recherches sur les noms de lieux et son *Dictionnaire étymologique de la Langue wallonne*, Liège n'a cessé de se signaler comme un centre extrêmement actif d'études dialectales, que ce soit par les entreprises de la Société de Littérature Wallonne ou par l'enseignement de la section romane de sa faculté de philosophie et lettres. Faut-il rappeler les innombrables travaux que la Société a fait paraître dans ses bulletins et dans ses annuaires ? Faut-il rappeler Godefroid Kurth jetant les bases d'une toponymie méthodique ? Faut-il évoquer le groupe fervent né du juvénile enthousiasme de Maurice Wilmotte au temps où notre maître commun se donnait à l'étude du wallon ? Faut-il évoquer l'œuvre, hélas ! inachevée à laquelle nos

regrettés confrères Auguste Doutrepont, Jules Feller et Jean Haust, qui furent aussi nos professeurs et qu'on surnomma « les trois mousquetaires du *Dictionnaire Wallon* », consacrèrent tous leurs loisirs pendant un quart de siècle ? Faut-il dire — mais j'empiéterais sur votre rôle — comment Jean Haust, le plus jeune et le plus solide des trois, sut mener à bien ses publications de documents médiévaux ou d'œuvres littéraires modernes et ses fines démonstrations étymologiques, tout en poursuivant l'élaboration de ses trois dictionnaires liégeois et la vaste enquête préparatoire à son atlas ?

On est là en présence d'une des plus anciennes et des plus brillantes écoles d'érudition dont ait à s'enorgueillir notre pays. Aucune autre province de l'Occident ne peut se flatter d'avoir consacré à ses parlers autant de recherches fécondes. Le wallon est, de tous les idiomes populaires, romans ou germaniques, celui qu'on a le mieux étudié, celui qui a fourni le plus d'enseignements à la linguistique moderne.

Certes, Monsieur, c'est bien peu de chose que cette école liégeoise de dialectologie wallonne, aux yeux du grand public. Il en est bon nombre, parmi nos concitoyens les plus cultivés, qui l'ignorent ou ne lui accordent qu'une fort indifférente attention.

Je ne vous dis là, à coup sûr, rien que vous ne sachiez fort bien et que vous n'avez admis de toujours. Vous mesurez, vous acceptez l'humilité mondaine de votre discipline et vous y voyez même un élément essentiel de la vraie noblesse qu'elle partage avec d'autres, non moins ignorées.

S'agit-il de la méthode que postule l'étude des patois ? Toutes les sciences connaissent et reconnaissent l'unique valeur des lentes et patientes et obscures recherches de détail sans lesquelles il n'y eut jamais, sans lesquelles il n'y aura jamais de réel progrès sur le chemin du savoir. Il n'y a pas un savant qui ne pratique ces menues investigations et vérifications, apparemment insignifiantes, mais seules capables de justifier, supporter et ordonner de nouvelles syn-



thèses. Ce sont elles et elles seules qui peuvent lui donner le moyen de faire progresser, ne fût-ce que d'un pouce, la discipline à laquelle il a consacré sa vie. Ce sont elles et elles seules qui peuvent lui procurer, dans l'ombre propice et bienaimée où il travaille, l'ineffable joie de la vraie découverte, cette ivresse rare et fine qu'obtiennent, parce qu'ils l'ont méritée au prix de longs efforts, ceux qui atteignent un jour à la connaissance inédite de quelque vérité nouvelle.

S'agit-il de l'intérêt qui s'attache à la dialectologie ? Pas plus que les autres disciplines philologiques, l'étude des patois n'est une science spectaculaire. Les enquêtes orales qu'elle exige aujourd'hui n'ont rien de commun avec telles entreprises dont la longue préparation, les considérables dépenses et le caractère aventureux tiendront en éveil bien longtemps l'attention d'un public d'autant plus curieux qu'il comprend moins ce dont il s'agit effectivement. Les résultats immédiatement tangibles d'une recherche dialectologique ne peuvent, non plus, avoir sur le développement des activités économiques du monde ou sur les promesses magnifiques de son avenir guerrier, l'effet que l'on attend de tel secret physico-chimique ou de telle nouveauté électro-magnétique. La dialectologie ne menace personne et ne promet pas grand-chose. Quel intérêt les foules iraient-elles prêter à une science aussi pacifique et aussi gratuite ? Si du moins elle pouvait, au jugement de l'élite, se prévaloir de quelque révélation sur la nature de mystérieux rayonnements ou sur la structure secrète de la matière... Mais non. La dialectologie est de ces pauvres disciplines — assez ennuyeuses et fort médiocres surtout — qui ne se penchent sur aucun des grands mystères du monde concret et qui se bornent, jeux inutiles éternellement recommencés, à scruter l'homme, cet inconnu.

Vous aviez vingt ans, Monsieur, quand, en octobre 1930, accédant à la classe de doctorat en philologie romane, vous avez pris contact avec la dialectologie. Je ne sais si déjà vous songiez à étudier le patois de La Gleize, votre village natal. Je ne sais si de brillantes humanités, à l'Athénée de Stavelot, avaient attiré votre attention sur les origines

latines du wallon et sur son caractère hautement archaïque. Ce que je sais, c'est que déjà vous montriez la même placidité, timide ou discrète, mais aussi le même goût du savoir clair et précis que l'on retrouve à chaque instant dans vos attitudes et dans vos travaux. Ce que je sais encore, c'est qu'à partir de 1931, vous alliez vous consacrer tout entier à l'élaboration de ces études, originales et solides. Avant de les parcourir rapidement pour en souligner les caractères, je crois devoir rappeler que vous les avez conçues et menées à bonne fin dans des conditions extrêmement difficiles, qui ajoutent à leur valeur humaine, sinon à leur importance scientifique. Saisi d'abord en 1932, au sortir de l'Université, par vos obligations militaires, vous avez dû, à partir de 1935 et jusqu'en 1946, assumer la charge complète d'une chaire de français à l'Athénée de Seraing. Vous vous êtes vu confier, cependant, au sein de la Faculté de Philosophie et Lettres, l'enseignement de la dialectologie en 1939 et celui de la phonétique et de l'orthophonie française en 1944. En 1945, le cours de latin vulgaire venait s'ajouter à vos tâches universitaires et en 1948, enfin, vous étiez chargé du cours de grammaire comparée des langues romanes que je souhaitais vous céder depuis si longtemps déjà. Sans doute, au total, ces matières constituent-elles un bel ensemble harmonieusement équilibré sous le signe de la linguistique romane, mais le travail purement professionnel qu'elles ont réclamé de vous fait plus grand encore l'étonnement admiratif qu'on éprouve à considérer et la valeur et la diversité de vos publications.

Si on laisse de côté plusieurs notes d'ailleurs fort judicieuses, des contributions critiques à la bibliographie wallonne du *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie*, dont vous êtes membre depuis plusieurs années déjà, et l'excellent petit traité d'orthophonie française que vous venez d'offrir aux Wallons, on se trouve en présence du *Glossaire de La Gleize* publié en 1933 dans le *Bulletin du Dictionnaire Wallon*, de l'important volume sur *Le Parler de La Gleize* couronné par notre Académie et imprimé en 1937 dans la collection de ses mémoires, de la

magnifique étude que vous avez consacrée en 1944 aux *Variations de l'h secondaire en Ardenne liégeoise* et de votre ouvrage, non moins remarquable, sur *Le Problème de l'ancien Wallon*, qui a vu le jour naguère.

Ces titres disent déjà suffisamment combien vous avez su vous soustraire à l'emprise pourtant puissante de la personnalité de Jean Haust, et poursuivre son œuvre en traçant des chemins nouveaux, où vous poussait une conception plus large des problèmes. Vous seriez resté plus près de votre maître, sans doute, si vous vous en étiez tenu, après le *Glossaire de La Gleize*, à dresser d'autres inventaires alphabétiques de vocabulaires paysans ou à organiser, à votre tour, une chasse attentive et ingénieuse aux étymologies inconnues. Soucieux de dégager la dialectologie wallonne d'habitudes où semblaient l'avoir progressivement enfermée tant d'études consacrées à l'origine des mots, vous vous êtes attaché d'abord, dans *Le Parler de La Gleize*, à présenter le lexique d'un patois wallon pris sur le vif dans toute sa complexité, tel qu'il apparaît dans son milieu naturel, au contact immédiat des réalités qu'il doit traduire. Certes vous y citez tous les documents anciens attestant l'âge des termes relevés et l'on n'oserait contester le caractère historique des deux chapitres si neufs où vous détaillez les noms de lieux et les noms de personnes qui évoquent tous les coins familiers de votre vieux village ou redisent la suite des générations qui s'y sont succédé. Mais à côté de ces listes abondantes et précises où dort tout le passé de La Gleize, combien coloré apparaît le premier livre où se déroule un tableau ethnographique et dialectologique de la vie agricole dans ce coin de notre Ardenne liégeoise ? Vivant et précis de la sobre minutie que vous mettez à conduire le lecteur dans toutes les parties de la ferme, à lui présenter bêtes et gens qui y vivent, à lui enseigner les cultures de l'endroit dans leurs natures, dans leurs façons et dans leurs outils, à l'initier aux ouvrages des bois et de la fagne ainsi qu'aux secrets de la pêche et de la chasse, ce livre, que vous avez illustré d'élégants dessins, a introduit, dans les études dialectales une méthode descriptive

adroite et féconde qui a inspiré les plus vifs éloges aux spécialistes.

Le gros ouvrage que vous avez ensuite consacré aux variations de l'*h* secondaire en Ardenne Liégeoise et que vous avez pieusement dédié « al mémwêre d'Eûjinne Rumâke, mu papa », se distingue par une originalité plus marquée encore. « L'observation attentive de la nature donne toujours au-delà de nos espérances ! » Ces paroles de l'abbé Rousselot, qui pouvaient servir de conclusion au *Parler de La Gleize*, justifient, en tête de ce nouveau livre, le projet lentement développé à partir de données strictement régionales, de résoudre un des plus beaux et des plus difficiles problèmes de la phonétique wallonne. Il ne s'agit plus cette fois d'éclairer et de voir autrement, dans sa vitalité multiple, le patois d'un village déterminé. Il s'agit, à partir de faits tout menus, à peine saisissables mais attentivement observés, définis, classés et interprétés, de situer un phénomène de phonétique évolutive dans son milieu wallon, puis de chercher sa genèse dans une confrontation des faits wallons avec des faits semblables constatés en d'autres parlars romans ou germaniques. Clairs, ingénieux et rigoureux, les raisonnements ordonnent et meuvent les données de l'observation ou des documents avec une force démonstrative qu'on admire au moins autant pour elle-même que pour les conclusions solides où elle aboutit. Le philologue nous entraîne à sa suite avec une vigueur irrésistible dans la mystérieuse forêt des phonèmes nuancés et subtils pour nous faire découvrir la secrète origine de cette *h* aspirée propre au wallon liégeois et qui lui fait dire *coubène* pour *cuisine*, *poubî* pour *puiser*, *babî* pour *baisser*, *mobe* pour *mouche*, *hâle* pour *échelle* et même *burer* pour *écurer*.

Par la difficulté du sujet, étudié sous tous ses aspects et dans tous ses prolongements, — par la richesse et la qualité des moyens mis en œuvre, — par la diversité des propositions démontrées ou des aperçus inédits soumis à la critique, les *Variations de l'h secondaire en Ardenne liégeoise* ont inauguré

dans leurs quatre cents pages, un genre de recherches absolument nouveau, hors des sentiers battus, loin en avant de tout ce qui avait été fait ou tenté pour expliquer la genèse du wallon, soit en envisageant la perspective chronologique, soit en considérant le plan de la dialectologie comparée.

Le troisième sommet d'une œuvre qui a solidement établi votre autorité scientifique à l'étranger est constitué par ce volume sur le *Problème de l'ancien wallon* que vous avez publié en 1948. Vous abandonnez cette fois l'observation du patois actuel et la géographie linguistique pour dresser, il faut le dire, le premier tableau sommaire d'une grammaire historique du wallon. Revenant à la question tant discutée de la nature exacte de la langue écrite que nous offrent les documents médiévaux de chez nous, vous aviez soutenu en 1939, dans les *Mélanges de Linguistique romane* offerts à Jean Haust, qu'il s'agit d'une langue littéraire identifiable au français central, mais semée de traits dialectaux où l'on perçoit à peine un lointain écho du patois parlé de la même époque. Vous confirmiez ainsi la thèse exposée en 1930 par le regretté Jules Feller et vous vous fondiez pour cela sur l'analyse systématique des graphies et des formes de documents stavelotains de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Le débat provoqué par l'étude de Jules Feller ne paraissant pas terminé, même après votre essai de 1939, vous avez décidé, semble-t-il, de mettre fin à l'incertitude où l'on restait plongé, incertitude qui maintenait dans une obscurité pénible toute l'histoire des parlers romans de Belgique, dialectes indigènes et langue française importée, pendant la période décisive qui va de Charlemagne à la Renaissance. C'est à nouveau selon une claire méthode et avec une grande prudence que vous vous êtes engagé, pas à pas, dans ce maquis des graphies sincères, traditionnelles, analogiques, hypercorrectes ou inverses qui dissimulent si bien à l'œil mal exercé la vraie nature de la langue d'un Jean de Stavelot ou d'un Jacques de Hemricourt.

La mention trop fréquente de mon propre nom dans cette belle étude dont les conclusions s'accordent avec les miennes

dans une large mesure, doit m'interdire, vous le comprendrez, de souligner les quelques points où nos vues diffèrent encore. Peut-être l'attention qu'il m'est arrivé de porter à la question des origines de l'ancien français m'autorisera-t-elle, en revanche, à affirmer avec quelque chance de crédit le caractère décisif de votre argumentation en chacun de ses éléments principaux. Depuis que vous avez écrit votre livre, il n'y a plus de problème de l'ancien wallon. Tout au plus devra-t-on revenir, et vous n'y manquerez pas vous-même, sur les menues questions subsidiaires que vous avez maintenant posées en pleine lumière.

A caractériser votre œuvre, comme je viens de le faire, de traits rapides et sommaires, on risque, Monsieur, de présenter en vous un philologue nécessairement attentif, exact et circonspect, mais froid aussi et taciturne et sévère dans ses manières comme dans ses discussions savantes. N'attendez pas que, pour respecter une tradition d'affable complaisance, je conteste aujourd'hui formellement l'existence, dans votre comportement naturel, d'une réserve confinant à la fois à la placidité, au mutisme et à la rigueur. N'attendez pas non plus que j'aie à mettre ces caractères de votre personne au compte de ses origines ardennaises. Ne connaissons-nous pas d'illustres représentants de l'Ardenne que ne distinguent ni leur rigueur, ni leur placidité, ni leur mutisme ? N'accusons pas trop vos origines. Vous êtes tel et cela suffit. Ou du moins, à vrai dire, vous paraissez tel... ce qui ne vous empêche pas de rester, d'ailleurs, un authentique enfant de la plus pure Ardenne, comme le dit si bien votre nom.

Vous semblez être tel à qui vous regarde mal ou ne sait pas vous entendre. Vous semblez être tel à qui ne sait ni l'éclat de votre bon rire quand un mot d'esprit vous déride, ni la douceur voilée de votre regard devant un spectacle qui vous émeut, ni la ferveur tendre et inquiète de votre vocation wallonne. Vous pouvez encore sembler tel à qui n'a pas lu ces *Frâdjèlès Tchansons* où votre jeunesse a mur-

muré dans le rugueux patois de La Gleize ses rêves et ses émois :

*Ezès brobeûrs d'on bleû d' fougîre,  
po d' la lès bès, è leû clokê,  
lès clokes dufilèt leûs priyîres,  
sol tins qu'on veût ponte lu steûle dès bièrdjîs...*

*Emé l' vèspré, d'one vvès qui tronle,  
èle dubèt leûs simpès tchansons,  
èt d'vins l' keûsté dul fagne, i sonle  
qu'on lès-ôt blonci èl sov'nance bin lon...*

Non, là vous n'êtes plus, décidément, ce que laisseraient croire de fausses apparences. Et c'est la même nature discrète ô combien ! mais combien sensible et frémissante que l'on retrouve dans les poèmes intitulés *A tchèsté d' poussière* (Au château de poussière) que vous avez imprimés en 1946 avec une très gracieuse traduction française due à certaine philologue — ce triste mot n'a encore qu'un genre — que nous connaissons surtout, à Liège, pour ses fines analyses de Marcel Proust et qui, malgré cela, est à vos côtés la plus délicieuse des compagnes.

Si nous avions le temps de vous suivre dans votre château de poussière, le plus sceptique aurait tôt fait, Monsieur, de dépouiller ses incrédules et nous vous sacrerions poète. Et, ma foi, tous ensemble, pour avoir tant tardé à vous donner ce nom, pour avoir attendu de lire ou d'écouter d'abord les strophes de vos heures claires, nous serions condamnés à revenir vers vos études dialectologiques avec le sentiment et le regret de ne pas vous y avoir découvert, de ne vous y avoir pas reconnu tel pourtant que vous étiez, tel pourtant que vous êtes, avec votre vrai visage de maître en magie verbale.

Car — il faut qu'on en convienne à mieux vous regarder — que le poète en vous s'affirme et se complaise au jeu des incantations lyriques ou que le philologue arrache ingénieusement aux patois de ses pères le secret de leurs origines et de leur évolution passée, toujours, d'une façon ou de

l'autre, se manifeste le précieux pouvoir que vous avez de connaître les mots jusqu'au tréfonds de leurs valeurs intimes, de discerner l'aveu de leurs destins révolus, de les faire danser et chanter, si le désir vous en vient, au rythme de vos souvenirs ou de vos espérances, de vos joies ou de vos inquiétudes.

Poète ou philologue ? Les deux à la fois. On permettra pourtant que je tienne moins compte ici de vos talents littéraires que de vos titres scientifiques. Ceux-là vous vaudraient peut-être un renom plus glorieux et leur attrait souriant vous ferait moins austère, mais je sais trop qu'en votre cœur vous préférez encore, aux faveurs de la Muse, le labeur harassant du dur métier philologique que vous avez choisi, avec ses servitudes quotidiennes, en raison de son humble grandeur.

---



## Discours de M. Louis Remacle

Mesdames, Messieurs,

Il y a quelque temps, un de mes condisciples décrivait en termes pittoresques l'auditoire où nous suivions, vers 1930, les cours de philologie romane à l'Université de Liège :

« La Romane, disait-il, cette éternelle Romane avec [...] ses longs bancs d'école du soir, ses livres dépareillés, dépenaillés, ses carreaux poussiéreux, la Romane au premier étage d'une cour obscure et sans soleil où l'herbe pousse aux interstices des pavés... » (1)

A vingt ans de distance, ce condisciple avait bonne mémoire : notre romane était alors bien minable. Mais c'était là, sur les longs bancs d'école du soir, que nous nous serrions pour écouter des professeurs éminents défendre, chacun à leur façon, la philologie...

C'était là, notamment, dans ce séminaire aux livres dépenaillés, que nous écoutions le plus jeune de nos maîtres, Maurice Delbouille, enseigner la grammaire historique du français et expliquer les textes du moyen âge. De ceux-ci comme de celle-là, il nous parlait avec l'éloquence persuasive et souriante qu'il a conservée. Il me souvient d'un cours où je dus expliquer devant la classe une chanson du Châtelain de Coucy. Je ne devais pas en mener large, et certes,

---

(1) Marcel BEAUJEAN, *Bulletin de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Liège*, t. 20, 1948, p. 73.

à ce moment-là, dans notre pauvre auditoire, en affrontant la critique, fort indulgente d'ailleurs, de Maurice Delbouille, je ne m'imaginai guère ce qui m'arrive aujourd'hui. Comment prévoir alors que mon professeur m'accueillerait un jour, dans ce décor somptueux, parmi cette assemblée d'écrivains et de philologues, avec tant de paroles aimables ? A vrai dire, les tâches philologiques, obscures et patientes, auxquelles je me suis appliqué ne pouvaient me conduire à ce magnifique honneur sans la bienveillance de la vie et des hommes; et je tiens à remercier de tout cœur l'Académie elle-même, à laquelle je dois tant, et Monsieur Delbouille, à qui je ne dois pas moins.

C'était là aussi, Mesdames et Messieurs, dans cette Romane poussiéreuse, au premier étage d'une cour obscure et sans soleil, que nous allions, à quelques-uns, deux heures chaque semaine, écouter le professeur de dialectologie wallonne, Jean Haust, le maître dont il m'appartient aujourd'hui d'évoquer l'existence laborieuse et le souvenir vénéré.

Jean Haust n'était pas un de ces professeurs qui passent pour importants parce qu'ils enseignent beaucoup : il ne faisait que le cours facultatif de dialectologie, ou plutôt, comme on disait, le cours de wallon. Il nous parlait d'une chose ordinaire entre toutes, familière encore à beaucoup d'étudiants, chère à quelques-uns et méprisée de la plupart, le patois... Haust n'enseignait pas non plus comme la plupart de ses collègues. Agé alors de 62 ans, il restait étonnamment jeune. Droit, la démarche puissante, le masque énergique, la parole et l'esprit vifs, il avait tout ce qu'il faut pour imposer le respect, la crainte, le silence. Or, chose étrange, alors que les autres maîtres, en général, laissaient leurs disciples gratter tranquillement d'innombrables pages, Haust, lui, les interrogeait; et malgré son aspect doctoral, il leur parlait simplement, sur un ton presque toujours familier. Il montrait des cartes dialectales, expliquait des étymologies, s'informait; les élèves, consultés, parlaient aussi... Et parfois, devant une grosse balourdise, le maître

s'exclamait : « Mais non, voyons ! », ou bien il vous remettait plaisamment à votre place. Les leçons de Haust, concrètes, actives et vivantes, se révélaient d'une fécondité merveilleuse : celui que ne rebutaient pas les réparties parfois brusques, l'allure assez froide malgré tout du professeur, emportait du modeste cours de wallon l'exemple et la pratique d'une méthode, d'un esprit scientifique.

A cette époque, bien qu'il fût chargé d'un seul cours, et encore d'un cours facultatif, Haust était déjà le savant dans toute la force du terme qu'il devait rester jusqu'à sa mort. Faut-il raconter ici sa vie ? Faut-il énumérer ses livres ? Plutôt que de narrer dans le détail l'histoire de cette existence de soixante-dix-huit ans, qui est surtout l'histoire d'une œuvre, il vaut mieux en fixer quelques moments significatifs ; il vaut mieux caractériser l'esprit du savant et définir l'importance de ses travaux (1).

Nous sommes à Verviers, vers 1880. Un petit Verviéttois, élève de sixième latine à l'Institut Saint-François-Xavier, rencontrant pour la première fois le latin *fagus* « le hêtre », constate soudain : « Mais c'est tout à fait mon wallon *faw* ! » Précieux souvenir personnel, que Jean Haust aimait raconter ! Sans que nul l'y ait engagé, l'adolescent se tourne vers ce patois, qu'il a appris en jouant dans la rue ; c'est spontanément qu'il rapproche du mot latin le mot wallon qu'il porte en lui. Sans le savoir, il fait de l'étymologie ; et ce petit événement intérieur apparaît après coup comme bien lourd de sens lorsqu'on sait que Haust devait, toute sa vie et jusqu'à sa mort, faire de l'étymologie...

Quelques années plus tard, vers 1888, voici Jean Haust à une croisée de chemins : au brillant élève de l'École Normale des Humanités, deux routes s'offrent, le chemin connu de la philologie classique et la voie nouvelle de la philologie romane ; de quel côté va se diriger ce jeune homme qui aime les belles éditions Teubner et qui pense

(1) Pour la biographie de J. Haust, voir notamment Élisée LEGROS, *Bull. de la Comm. de Toponymie et de Dialectologie*, t. 20, 1947, p. 23-40.

toujours au wallon ? Haust, qui a perdu son père fort tôt, veut aider sa famille, et il ne devient pas romaniste... Sans doute, dans ce choix décisif, Haust n'hésita-t-il guère, et pourtant comme il se mettait en contradiction avec lui-même, avec ses goûts les plus profonds, avec son destin !

Suivons le jeune classique dans sa carrière. Il a la chance de revenir fort tôt à Liège, où il compte, parmi ses élèves de l'Athénée, des hommes comme J.-M. Remouchamps, Marcel Thiry, Robert Vivier. Il enseigne avec plaisir le latin, le grec, le français; il corrige des thèmes, des rédactions, il est heureux. Mais lorsqu'il a fini ces besognes imposées, que fait-il ? A dix heures du soir, alors que tant d'autres s'appêtent à ne plus rien faire, que fait Haust ? Il s'amuse, dit-il, et cela signifie qu'il fait du wallon ! Grâce à ce labeur accumulé après journée, Haust va devenir un savant. Ce philologue classique va devenir le grand spécialiste des dialectes wallons et l'un des romanistes les plus éminents de notre pays. Mais il devra attendre longtemps, jusqu'après la cinquantaine, pour être détaché de l'enseignement moyen et obtenir à l'Université un cours facultatif de philologie wallonne...

Malgré la diversité des tâches qui l'ont absorbé, Haust a su donner à sa vie une unité profonde. Sans cesse le même souci occupe le meilleur de son temps, de rares loisirs d'abord, de longues heures ensuite. Travail modeste, sans prétention, du moins à première vue, conduit dans l'ombre avec persévérance, et avec la conscience nette du but poursuivi ! Aux confins des mondes roman et germanique, la Wallonie occupe une position-clef, et ses patois prennent de ce fait, aux yeux du linguiste et de l'historien, une importance capitale. Il s'agit d'abord de recueillir le vocabulaire wallon. A cette œuvre urgente, Haust consacre des travaux d'une étonnante ampleur : des lexiques divers; le *Dictionnaire liégeois*, dont les initiales DL marquent maintenant les pages de toutes nos études dialectologiques; le *Dictionnaire français-liégeois*, rédigé durant la dernière guerre et publié récemment; et surtout, l'enquête gigantesque qui

concerne la Wallonie entière et qui demeure inachevée... Il s'agit ensuite d'expliquer les mots rassemblés. Car dans le lexique de nos humbles parlers, c'est à chaque pas qu'on rencontre le mystère ; dans la flore étonnante et grouillante des patois, l'étymologie est un problème sans cesse renaissant, sans cesse multiplié. Et, un instant de réflexion nous le fera comprendre, ce problème tient d'assez près à la vie de notre peuple pour mériter l'attention d'un homme comme Jean Haust.

L'archéologue et le poète s'arrêtent émus devant la muraille en ruines qui leur apporte le message d'un autre temps. Le fouilleur d'archives s'émerveille de découvrir que telle ferme qu'il connaît bien s'élève à l'emplacement d'une mesure du 15<sup>e</sup> siècle... S'il est émouvant de songer qu'un mur est là depuis des siècles, que des hommes travaillent les mêmes champs et puisent l'eau de la même source depuis des millénaires, n'est-il pas émouvant aussi, et instructif, d'apprendre que, depuis des siècles et des millénaires, nos terres, nos bois, nos ruisseaux portent les mêmes noms ; que depuis l'époque romaine, nous appelons toujours de la même façon le pain, l'eau, le feu, et bien des choses qui nous entourent ? Et n'est-il pas plus émouvant, plus instructif encore de comprendre tous ces mots, de refaire leur histoire, et parfois de retrouver en eux l'esprit des ancêtres ? Or, telle est au fond la tâche du dialectologue.

On comprend que Haust ait été séduit par la richesse et l'inconnu du lexique dialectal ; on n'en doit pas moins admirer la continuité, l'efficacité de son effort. Par centaines, il recueille les mots obscurs, les beaux vieux mots de chez nous, fleurant bon le temps et la terre ; par centaines aussi, il propose les solutions à ces vivantes énigmes. Partout et toujours, même quand il édite des textes modernes, quand il commente des textes anciens, il est étymologiste, et il ne peut s'empêcher de l'être. Vraiment, le Verviétois qui, en 1880, à douze ans, retrouvait l'origine du wallon *faw*, n'a pas cessé, tout le long de sa longue carrière, de répondre ardemment à sa vocation.

Si une telle besogne peut être passionnante, elle est rude aussi : elle réclame le savoir, la lucidité, la persévérance surtout ! La lexicologie et l'étymologie sont de vastes domaines qu'il faut explorer lentement, soigneusement, en prenant un mot et un problème après l'autre. Dans ces pays sans bornes, on fait un pas, puis encore un pas, et pas à pas, on finit par avancer. C'est ainsi, à force de temps et de patience, que Jean Haust a accumulé les livres et les découvertes et qu'il est parvenu à la gloire.

Une gloire un peu particulière, d'ailleurs. La dialectologie, quoiqu'elle étudie le parler du peuple, ne touche guère le peuple. Par son *Dictionnaire liégeois*, cependant, Haust eut la rare fortune d'atteindre un large public : dans ce dictionnaire, les Wallons reconnaissent leur âme. Mais Haust sut acquérir auprès des savants, surtout auprès des savants étrangers, une notoriété autrement flatteuse : il gagna l'estime et mérita l'amitié d'hommes tels qu'Antoine Thomas, Meyer-Lübke, Jakob Jud, Walther von Wartburg, Charles Bruneau, Antonin Duraffour, à tel point que plusieurs de ces maîtres lui demandèrent sa collaboration.

Ainsi apparaissait Haust dans sa vieillesse : aux yeux de chacun, en Belgique et à l'étranger, comme autrefois Charles Grandgagnage, Jean Haust incarnait notre discipline : il était l'homme du wallon. Ayant toujours fait ce qu'il aimait faire et sans avoir été gâté par la vie ni par les pouvoirs, il était devenu le savant réputé qu'aurait pu ambitionner de devenir le collégien verviétois de 1880...

Considérée dans son ensemble, la vie de Haust se dessine comme un long chemin, droit et régulier. On aperçoit bien un détour du côté de la philologie classique, mais la ligne générale est d'une belle rectitude. Prendre goût tout jeune pour un objet nouveau, le patois ; s'y adonner ensuite après journée et durant ses vacances ; pouvoir enfin s'y consacrer du matin au soir, et devenir, en quelque sorte, l'incarnation de cette discipline qu'on n'a pas créée sans doute, mais qu'on a renouvelée en la marquant de son empreinte... qui n'envierait un tel destin ?

A vrai dire, si l'on s'en tenait à cette image trop stylisée, on croirait aisément que la vie de Jean Haust fut quelque chose de bien rigide et de bien austère. Non ! Ce savant était un homme, comme un autre, avec, tout proche de son esprit, son cœur.

Entrons un instant dans ce petit bureau à l'entresol où il travailla durant un demi-siècle. Bureau de professeur et de philologue, sans aucun doute : rayons et armoires, livres, dictionnaires, revues, fichiers... tout le mobilier attendu ! Mais voici au mur un portrait de l'autre siècle, le visage un peu mélancolique de Charles Grandgagnage, — le maître lointain dont Haust n'avait connu que les œuvres, mais qu'il vénérât comme un père ; voici, sous une table, un petit coffre de chêne, tout simple, le coffre avec lequel le grand-père de Haust vint jadis de l'Eifel à Verviers ; et ici, devant la fenêtre, la table où le maître s'accouda si souvent et si longtemps pour composer, dans le calme et la patience, ces dictionnaires parfaits où s'alignent les mots wallons, la petite table avec le modeste vase où la main zélée d'une admirable compagne n'a jamais cessé de remplacer les fleurs... Tel bureau, tel homme ! pourrait-on dire. En entrant dans le bureau de Haust, on pénétrait dans l'intimité d'un labeur ardent et persévérant, autour duquel on sentait veiller une présence affectueuse, une douce sauvegarde.

S'il vivait beaucoup dans sa « librairie », Jean Haust la quittait volontiers : séances mensuelles de cette Académie dont il fut un des premiers membres ; séances de sociétés et de commissions diverses ; enquêtes sur place, vacances annuelles dans les Ardennes, promenades quotidiennes dans les rues de Liège, parties de whist avec des collègues... autant d'occasions pour le grand dialectologue de maintenir avec la nature et avec les hommes les contacts nécessaires.

Mais qu'on ne croie pas que Haust se dispersait ! Ceux qui le croisaient dans la rue voyaient bien qu'il emportait avec lui ses problèmes. Il vivait simplement, et il travaillait beaucoup, il travaillait sans cesse. On ne peut donc s'étonner que son œuvre soit copieuse. Mais elle est durable aussi.

Constituée en bonne partie d'ouvrages analytiques ou documentaires, elle résistera mieux au temps que les synthèses audacieuses, et peut-être servira-t-elle davantage. Longtemps encore, les sigles renvoyant aux dictionnaires de Haust émailleront les pages de nos travaux dialectologiques. Au reste, pour apprécier l'importance d'un savant dans l'évolution d'une discipline, il n'est que de supposer que ce savant n'a pas existé : lorsqu'on supprime Haust du développement de la dialectologie wallonne, on crée un vide effrayant.

Avec le souvenir d'un beau destin, avec l'image d'un grand exemple, Jean Haust laisse à la science toute la richesse d'une œuvre dense et solide; il laisse aussi aux dialectologues wallons un magnifique héritage qu'il s'agit d'élargir encore et de mettre en valeur.

On se figurerait mal combien Haust fut un homme d'initiative, énergique et courageux, si l'on ignorait ce fait : en 1924, à 56 ans, à un âge où l'on songe à la retraite et où l'on a le droit d'y songer, Haust entreprenait une grande enquête sur les patois de la Belgique romane avec un questionnaire de 2100 questions à poser dans 300 localités. Sans autre soutien, pour ainsi dire, que l'appui moral des savants étrangers, Haust a poursuivi cette enquête durant plus de vingt ans, et à sa mort, en 1946, il avait exploré 210 endroits. Cette œuvre capitale, qui est comparable aux plus grands travaux du même genre réalisés dans les autres pays et qui domine toute la dialectologie wallonne, s'est arrêtée en ce point, et la documentation prodigieuse déjà rassemblée attend d'être complétée et exploitée...

Si l'on veut rendre à Jean Haust un hommage digne de lui, conforme à sa vie et à son idéal, il suffit qu'on regarde avec le respect qu'elle mérite cette œuvre extraordinaire où l'on retrouvera, tels qu'ils se manifestent dans nos parlers, les traits qui concrétisent l'esprit et l'âme de notre peuple; et il suffit qu'on aide à terminer ce monument plus somptueux que tout autre.

Le maître est maintenant disparu, mais il a laissé à M. Elisée Legros, son disciple authentique et son fils spiri-



---

tuel, la charge de poursuivre, avec des amis, l'exploration dialectologique de la Wallonie. Le maître est disparu, mais pour les hommes qui doivent assurer sa relève, la vie de Haust demeurera la meilleure leçon : elle leur rappellera sans cesse comment on peut, dans la solitude et le calme, mais avec une ferveur enthousiaste et persévérante, réaliser de grandes œuvres et honorer à la fois la science que l'on sert, le peuple auquel on appartient, la Wallonie où l'on vit, où l'on travaille et où l'on meurt.

---

## Réception de M. Louis Piérard

---

### Discours de L. Dumont-Wilden

Monsieur,

Je vous dirai « Monsieur » pour me conformer à la tradition académique, mais nos confrères et le public qui nous écoute me permettront d'ajouter aussitôt « mon cher ami ». J'ai été d'autant plus heureux, en effet, d'avoir été chargé de vous recevoir dans notre compagnie que nous nous connaissons depuis tant d'années que je préfère ne pas les compter.

Nous ne sommes pas de la même génération, mais nous sommes à peu près du même temps, celui d'avant guerre, d'avant les deux guerres. J'ai été le témoin de vos débuts dans la littérature, sinon dans la politique — ceci n'est pas mon rayon. Vous étiez alors un jeune, un tout jeune, mais je n'étais pas encore un ancêtre. Nos générations littéraires, la vôtre et la mienne, se rejoignaient en se contredisant plus ou moins; nous nous comprenions tout de même un peu mieux qu'aujourd'hui les générations montantes ne comprennent celles qui les ont précédées. Peut-être mettions-nous moins de vigueur pour ne pas dire de férocité à secouer le cocotier. Nous étions moins sûrs des vérités nouvelles que nous avons cru apporter. Entre les jeunes gens de 1900 et ceux de 1910, il n'y avait pas eu la cassure de deux guerres, dont une guerre-révolution.

Je ne sais si ce n'est pas tout simplement parce que c'était le temps de notre jeunesse, mais il me semble que

c'était une charmante époque que celle de vos débuts littéraires...

Tranquillisez-vous, Mesdames et Messieurs, je vous épargnerai le couplet sur la douceur de vivre d'avant les catastrophes. Je sais trop bien que les jeunes haussent plus ou moins discrètement les épaules à l'ouïe de ces radotages des anciens. Au reste, la douceur de vivre est quelque chose d'assez relatif; nous aussi nous avons connu des temps difficiles; la littérature alors ne nourrissait pas plus son homme qu'aujourd'hui, moins encore peut-être. Combien de nos camarades ont dû lâcher la rampe après de beaux départs ! Je ne chanterai pas non plus l'hymne à la sécurité. « Sécurité, sécurité, ma sœur ! » Au temps de notre jeunesse, nous n'étions déjà plus très sûrs de l'avenir. Une sourde inquiétude commençait à planer sur notre vieille Europe; un de mes premiers livres s'intitulait *Les Soucis des derniers soirs*. De lourds nuages s'amoncelaient déjà du côté de l'est, l'Allemagne des Hohenzollern précédant l'Allemagne de Hitler s'enivrait de sa puissance et de sa prospérité et oubliait son ancienne civilisation. La société en travail, la montée du socialisme troublait la quiétude des classes possédantes encore en pleine prospérité; on décrivait littérairement la décrépitude de la bourgeoisie. La plupart des jeunes écrivains étaient en coquetterie avec l'anarchie comme ceux d'aujourd'hui avec le communisme; mais l'Anarchie de notre temps n'exigeait pas l'engagement formel et définitif, ni cette discipline de parti qui ressemble à l'esclavage. Ce n'était généralement qu'une fièvre de jeunesse, une manifestation de l'aspiration vers l'Absolu qui hante les cœurs généreux en leur vingtième année; les plus sages, dont vous étiez, se contentaient d'ailleurs d'être socialistes. Héritiers attardés du romantisme, nous avons notre mal du siècle. Nous nous complaisions à attendre la fin de la société sinon la fin du monde, mais au fond ce n'étaient là que des vues de l'esprit, des attitudes littéraires. Nous ne réalisions pas le péril qui pendait sur nos têtes et nous avions assez de liberté d'esprit pour nous passionner pour des

querelles d'école, sans nous imaginer qu'on pourrait un jour nous accuser de byzantinisme.

En avons-nous vu naître, grandir, mourir, des écoles littéraires en un demi-siècle ! le Parnasse et l'Esthétisme hellénistique de Lecomte de Lisle, de Heredia, d'Anatole France et de notre Albert Giraud, le naturalisme de Zola, de Huysmans, de Maupassant et de notre Lemonnier, le symbolisme et ses princesses de légende, le naturisme, sans compter les écoles plus éphémères encore qui ont suivi : le populisme, le dadaïsme, le vitalisme, l'animalisme que sais-je ? en attendant l'existentialisme.

Pour ma part, à mes débuts, j'ai connu les derniers rayons de la *Jeune Belgique* parnassienne et naturaliste dont les maîtres et les épigones, mes aînés de peu, ont été mes amis. Comme tous ceux des années 1895-1900, j'ai assisté aux grandes querelles du vers libre et du vers régulier, de la *Jeune Belgique* et du *Coq Rouge*. J'ai traversé le symbolisme et comme tous ceux de mon temps, je me suis laissé toucher par le charme alangui des princesses lointaines vêtues de robes de chambre mérovingiennes et coiffées à la manière de Boticelli, ou plutôt de Burne Jones. J'ai été séduit, oh pas très longtemps, par les marionnettes de l'Inconscient dont Maeterlinck tirait les ficelles en poète allusif.

Vous, Monsieur et cher ami, qui n'êtes devenu maeterlinckien qu'à l'époque de la grande gloire de l'auteur de *Pelléas et Mélisande*, vous aviez fait votre apparition en pleine réaction anti-symboliste, à l'époque du naturisme. Retour à la nature, à la sympathie populaire, au lyrisme ingénu à la manière de Francis Jammes et de Charles-Louis Philippe. Le naturisme nous arrivait de France, mais il eut aussitôt chez nous la plus large audience. Il eut sa revue, l'*Art Jeune* de Georges Rency, d'Henri Vandeputte, d'André Ruyters. Sur la querelle du symbolisme et du parnasse, puis du symbolisme et du naturisme s'était greffée une autre querelle idéologico-littéraire, celle de l'art pour l'art, de l'art pour Dieu, de l'art social.

L'Art Social des années 1895-1900, c'était l'art engagé d'aujourd'hui. Au fond, des mots, des théories assez vaines.

L'art, qu'il se mette au service de Dieu, qu'il se réclame de la Beauté pure ou d'un idéalisme populaire, a toujours un caractère social. Les plus purs poètes, dès qu'ils dépassent un cercle d'initiés, finissent par s'engager comme jadis Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand. Au fond Claudel est aussi engagé qu'Aragon. L'engagement n'est détestable que s'il devient l'expression d'un mot d'ordre officiel, d'une discipline de parti, et le dégagement n'est condamnable que quand il assimile la poésie et toute la littérature à de simples jeux de mots. Ce qu'il y a d'intéressant dans les doctrines et même dans les modes littéraires, c'est qu'elles sont l'expression d'un état d'esprit. Ce qui fait la noblesse « dégagée » des Parnassiens et des Symbolistes, c'est leur désintéressement, cette espèce d'ascétisme littéraire dont Mallarmé est le héros. Tel était l'état d'esprit de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, période de calme relatif. L'Art Social des années de notre jeunesse était l'expression de la magnifique générosité d'une génération qui, en dépit de l'inquiétude que je décrivais plus haut, avait foi dans la destinée humaine et dans une démocratie qui voulait amener les masses populaires à la culture supérieure.

C'était le temps des universités populaires, des cercles d'art ouvriers; à la *Libre Esthétique*, que dirigeait Octave Maus, animateur et dilettante, des décorateurs, des ébénistes, des ensembliers, comme on dit aujourd'hui, exposaient des intérieurs prolétariens d'une simplicité raffinée. On représentait *les Aubes* de Verhaeren à la Maison du Peuple. Jules Destrée, notre fondateur, faisait jouer du Molière et du Courteline par ses électeurs de Marcinelle. Je crois bien qu'un peu plus tard vous avez fait jouer vous-même *Britannicus* et les *Flaireurs* de Van Lerberghe par ceux qui allaient devenir vos électeurs de Frameries.

On a souri de ces universités populaires où de jeunes avocats enseignaient aux ouvriers les éléments de la cosmogonie ou de la philosophie de l'histoire; on avait le droit de sourire et avec un peu de circonspection; la vulgarisation

de la culture n'est pas sans dangers pour la culture. Mais il y avait dans cet élan vers le peuple de la jeunesse intellectuelle des années 1900 quelque chose de fraternel et de confiant que je ne sens plus dans les « engagements » littéraires d'aujourd'hui.

C'est dans ce climat que vous vous êtes formé et il vous a marqué définitivement. Vous êtes évidemment un écrivain « engagé » puisque vous êtes député et que votre vie politique se mêle si intimement à votre vie littéraire que l'on a pu dire que vous représentez la littérature au Parlement, que vous faites de la politique en poète ou de la littérature en politicien, de sorte que vous multipliez les alibis. Que ne dit-on pas d'un député... et d'un académicien ? Vous êtes un écrivain engagé, engagé dans le socialisme, mais votre engagement n'a rien de bien rigide ni d'exclusif. Parlementaire chevronné, vous avez appris professionnellement à respecter ou du moins à tolérer les opinions des autres; sait-on jamais à quel ministère de coalition on peut être appelé ? Si votre universelle curiosité d'artiste ne vous avait pas incliné dès la jeunesse à la tolérance, vous l'auriez pratiquée par camaraderie parlementaire. Toujours est-il que vous célébrez avec le même enthousiasme le catholique Paul Claudel ou l'agnostique Anatole France, sans compter Verhaeren qui fut un de vos maîtres aimés. La ligne de votre parti est d'ailleurs, et fort heureusement, devenue assez ondoyante et souple; le parti socialiste belge tolère et même défend cette liberté spirituelle qui dans d'autres pays passe pour une dangereuse hérésie bourgeoise. Toujours est-il que votre fidélité à la doctrine de votre parti n'a jamais gêné votre indépendance d'écrivain; présentant dernièrement *L'Annonce faite à Marie* sur une scène parisienne, en une fervente et subtile conférence, vous fûtes présenté vous-même par un Carme. Au fond je crois que votre socialisme, plus esthétique et plus sentimental que doctrinal, porte l'empreinte ineffaçable de votre vingtième année : une démocratie où les mineurs et les métallos iraient au travail en chantant des hymnes orchestrés par

César Franck, où les loisirs ouvriers seraient consacrés aux jeux de la palestre, coupés de récitals de poésie et de concerts.

Eh oui, vous êtes resté l'homme des universités populaires : n'avez-vous pas montré d'ailleurs, par l'exemple, qu'on peut accéder à la culture la plus générale sans passer par les mandarinats universitaires ?

Mais je m'aperçois qu'il est temps de vous apprendre, selon la tradition académique, votre propre biographie.

Vous êtes né en 1886 à Frameries, en plein pays houiller, au milieu de ce peuple de mineurs laborieux, turbulent, prompt à la colère et à l'attendrissement, rude, cordial et naïf, dont vous avez évoqué la vie dans vos premiers poèmes : *Images Boraines* et *De Flammes et de Fumées*. Les premières images qui ont frappé vos yeux d'enfant, ces images qu'on retrouve toujours au fond de sa mémoire, sont celles du Pays Noir : la chevauchée des terrils monstrueux que vous avez décrite avec des images saisissantes ; les cheminées d'usines qui se dressent comme des cierges, les corons interminables où s'enferme la monotonie de la vie ouvrière. C'est un âpre pays depuis longtemps corrodé par l'industrie, un pays sans grâce ni séduction apparente, un de ces pays dont la touriste léger dit : « Comment peut-on vivre là ? ». Et cependant, ceux qui y sont nés y restent éternellement attachés. Ceux de ses enfants qui, comme vous, s'en échappent pour courir le vaste monde goûtent peut-être plus que d'autres et par comparaison, la fine volupté de la campagne florentine, la grâce agreste des coteaux de l'Île-de-France, la douceur du ciel provençal, mais ils gardent éternellement une sorte de nostalgie de leur ciel fuligineux. Ils pensent à leur pays natal avec une tendresse apitoyée comme à la terre où l'homme moderne a mis le sceau de son douloureux destin. Il fut un temps, mon cher ami, où vous ne pouviez pas assister à un banquet littéraire ou à une frairie folklorique sans qu'on ne finît par vous obliger à chanter au dessert une chanson de chez vous : « *C' n'est ni co Framries* ». Vous vous exécutiez avec le sourire de l'homme de lettres, mais je me demande si,

au fond de vous, vous ne pensiez pas que l'auteur de ces couplets n'avait pas un tout petit peu raison.

Evidemment quand on a vu la baie de Rio, la lagune de Venise et même les Calanques de Cassis, on met au point les splendeurs de Frameries. Mais tout de même il y a une douce fierté à découvrir de la beauté là où personne n'en avait vu avant soi; dans l'amour secret qu'on porte à son pays déshérité, il y a le plaisir rare d'un secret qu'on est à peu près seul à posséder. Au reste, votre pays et son peuple rudement fraternel vous ont rendu l'affection diligente que vous leur portez. N'êtes-vous pas le député inamovible de votre patelin et les images boraines ne furent-elles pas la première contribution que vous avez apportée à la littérature de votre temps ?

Vous avez fait vos études à l'Athénée de Mons, de bonnes études, vous avez même été un brillant élève de la section dite moderne, mais vous n'avez pas dépassé le degré secondaire. Vous n'avez pas fait d'études universitaires. Vous aviez votre vie à gagner et vous n'aviez pas le temps de vous attarder sur les bancs d'une faculté, mais vous avez prouvé qu'on peut très bien s'en passer et qu'on peut accéder à la plus haute culture sans collectionner des parchemins.

La culture ? Qu'est-ce que la culture ? M. Edouard Herriot en a donné une excellente définition : « Ce qui reste quand on a tout oublié ». Votre cas en propose une autre : « Ce qu'un civilisé devine sans l'avoir appris ». Le fait est qu'il y a des puits de science qui ne seront jamais des hommes cultivés.

Vous avez d'ailleurs appris beaucoup de choses par vous-même. Vous avez tout abordé : l'histoire, les lettres, la géographie, l'ethnologie, l'économie politique, la critique d'art. Pas une question ne se pose à la Chambre sans que vous ne soyez capable d'y intervenir. Vous avez appris l'anglais, l'allemand, l'italien, le flamand; où et quand ? personne ne le sait, mais lorsqu'on vous a entendu discourir avec une égale assurance en ces langues diverses on est bien forcé de convenir que vous êtes un distingué poly-



glotte aussi bien qu'un brillant orateur; enfin vous êtes un des rares Wallons qui soit capable de défendre la culture française en langue flamande.

Vous n'avez jamais fréquenté les instituts d'histoire de l'art, je crois même que vous n'avez jamais enseigné l'histoire de l'art, ce qui comme on sait est la meilleure manière de l'apprendre, mais vous avez vu tant de musées et d'expositions que vous seriez capable de prononcer au pied levé une conférence sur Rubens, Raphaël, Goya, Renoir, Van Gogh ou Picasso. L'histoire de l'art, la critique d'art occupent du reste une part importante dans votre œuvre. N'avez-vous pas déniché un primitif allemand qui se trouve être un Wallon: Lucidel? Votre Manet est une excellente monographie du précurseur de l'impressionisme et votre Van Gogh est le livre définitif qui met à sa place le grand peintre que son temps n'avait pas compris. Enfin, votre dernier roman «*On a volé l'Agneau Mystique*», s'il tient du roman policier et du roman de mœurs, touche également à l'histoire de l'art.

Mais j'anticipe. Au sortir de l'Athénée de Mons, vous n'étiez encore ni critique d'art, ni romancier, ni historien, ni orateur, mais vous étiez poète. Je ne sais si vous aviez déjà des ambitions politiques, mais vous aviez les plus généreuses ambitions littéraires. On avait d'abord voulu vous mettre dans le commerce, mais vous ne vous y êtes pas attardé longtemps. Comme en ce temps-là — les choses ont-elles bien changé depuis? — les nécessités d'un autre métier s'imposait quand on voulait faire de la littérature, vous avez choisi le journalisme. C'est d'ailleurs, quoi qu'on en dise, une excellente école qui a vite fait de vous débarasser de l'écriture artiste, du style tendu, précieux, contourné qui hypnotise toujours les jeunes écrivains, mais qui les égareit particulièrement au commencement du XX<sup>e</sup> siècle, au temps du symbolisme.

Vos premiers articles parurent dans *L'Avenir du Borinage*; vous deviez bien cela à votre terre natale, puis ce furent le *Journal de Charleroi*, *La Meuse* et enfin *Le Soir* où vous avez collaboré de la façon la plus active jusqu'à la guerre de 1914

qui marqua pour vous, comme pour tant d'autres, le grand tournant de votre vie. Depuis, vous avez continué à consacrer au journalisme une grande part de votre activité. Vous avez collaboré à tant de journaux de Belgique et de France, d'Angleterre, d'Amérique et autres lieux que je renonce à les énumérer. Mais à vos débuts, le journalisme n'était vraiment pour vous que le second métier, celui qui devait vous assurer la matérielle en attendant la gloire. Vous étiez poète...

Vos vers datent de la fin du naturisme. La revue qui en Belgique portait le drapeau de l'école, *L'Art jeune* de Georges Rency, Henri Van de Putte et André Ruyters venait de mourir comme meurent les jeunes revues, mais la plupart de ses collaborateurs étaient montés à bord d'une autre galère capitane, la revue *Antée*.

*Antée* avait été fondée par un singulier personnage, trop oublié aujourd'hui, car sous le pseudonyme stendahléen de Joseph Bossi, il a publié quelques pages charmantes d'un style excellent. Il s'appelait Christian Beck. Liégeois de naissance, il était parti pour Paris afin d'y faire une sorte de stage littéraire, il y avait fréquenté les bureaux du *Mercur de France* et la grange d'Essonne où Alfred Jarry couchait sur un lit de fer entre son bateau et sa bicyclette, dans le voisinage d'Alfred Valette, de Rachilde et d'Eugène Demolder. Puis il était arrivé à Bruxelles dans le dessein de conquérir la ville à la manière de Rastignac. Il me confia un jour en confidence, qu'il avait en matière de finances internationales des idées de génie, qu'avec un peu de chance il arriverait un jour à mettre à exécution. Il s'était logé dans une mansarde mais rue de la Loi, afin d'avoir une belle carte de visite. Tous les soirs, il se mettait en habit et s'en allait boire une tasse de café ou un verre d'eau de Vichy dans un restaurant de luxe avec l'espoir d'y rencontrer le riche commanditaire qui comprendrait ses idées, après quoi, en marge de ses combinaisons financières, il fonderait un grand journal international et une revue littéraire qui enfoncerait la *Revue des Deux Mondes*. S'il rencontra un commanditaire, ce fut un tout petit commanditaire, et en attendant de

réaliser son trust des pétroles, de l'acier ou des allumettes, il fonda la revue *Antée* qui fut d'ailleurs une très jolie revue d'une excellente tenue littéraire.

Vous n'avez peut-être pas connu les pittoresques origines de la revue *Antée*, mais c'est dans le petit groupe qui s'était formé autour de Christian Beck que vous avez trouvé d'abord votre milieu littéraire. Vous y teniez la rubrique de la vie populaire et c'est *Antée* qui publia vos *Images boraines*. Vous apportiez à ce monde de dilettantes un peu bohèmes quelque chose d'assez neuf : de l'ingénuité, un enthousiasme populaire et un don de sympathie dont je trouve le témoignage dans un numéro spécial de la *Nervie* qui parut un peu plus tard, et où vos camarades et quelques-uns de vos aînés vous rendirent de touchants hommages; vous aviez désarmé l'ironie confraternelle. Un de vos premiers amis littéraires, Henri Van de Putte, traçait de vous ce croquis :

« Il était un petit Piérard qui n'avait ja-jamais navigué. Dix-huit ou dix-neuf ans, délicieusement blond, des yeux bleu pervenche tendre, naïfs et clairs comme ceux des petites filles du tableau de Léon Frédérick au musée d'Anvers. Avec ça — mais vous ne me croitez pas —, timide. Au total, charmant, séduisant comme la jeunesse qui s'aligne toute fraîche pour la course de la vie. Il avait un père, une mère, des frères, des copains, tous borains, tous braves gens dans ce beau village banal, grand comme une ville, Frameries, plus tard, grâce à lui célèbre jusque dans les colonnes de *Pourquoi Pas ?* C'est l'homme le plus poli et le plus intelligent que j'aie connu. Christian Beck, qui me l'amena, l'avait découvert au cours de sciences sociales de l'Université de Bruxelles. Je crois me souvenir qu'il ne brilla pas rue des Sols et abandonna cette course-là. Etonnant ; car il avait été le plus brillant sujet de l'Athénée de Mons, premier dans toutes les branches, même en flamand. Je publiais *Antée* à ce moment-là avec Beck, Toisoul, Collin, Lucien Jean, Charles-Louis Philippe et bien d'autres devenus céléberrimes ou inconnus. Il parlait clair, il écrivait facilement, il comprenait le peuple parce qu'il

l'aimait, ce jeune homme. En voiture ! Louis Piérard, pas majeur fut admis à chroniquer mensuellement, O Vertige ! à côté de gens qui signaient Gourmont, Gide, Giraud, et porta fort allègrement l'honneur...»

Depuis le temps où Henri Van de Putte vous introduisait à la rédaction d'*Antée*, vous avez, je crois, perdu cette timidité originaire. Avez-vous perdu cette ingénuité qui séduisait vos camarades de 1910 ?

L'ingénuité n'est assurément pas une vertu parlementaire. L'atmosphère des comités électoraux, des couloirs de la Chambre et des congrès socialistes nationaux et internationaux a vite fait de déniaiser le plus naïf des idéalistes et d'assouplir le plus rigide des idéologues. Et pourtant, je crois que vous avez gardé quelque chose de votre ingénuité des débuts : cette faculté de vous émerveiller des spectacles de la nature et de la vie et d'admirer avec la même ferveur une pieuse image théologique comme l'Agneau Mystique, une pathétique piéta de Van der Weyden, un paysage de Van Gogh, un portrait de Manet, une tragédie mystique de Claudel, une ode de Verhaeren, un palais romain ou vénitien, les terrils du Pays Noir, les bords de la Seine et ceux de la Trouille, la pampa brésilienne et le parc de Saint-Gilles, la forêt mexicaine et le bois de Colfontaine.

On a dit de vous que vous étiez un dilettante parce que vous avez touché à tout. Le dilettante choisit. Vous, vous ne choisissez pas, vous admirez en vrac tous les spectacles de la vie. Heureuse nature ! nature des gens heureux qui savent s'adapter aux manifestations les plus contradictoires du monde contemporain et qui arrivent même à comprendre le monde du passé.

Cette faculté d'émerveillement et d'assimilation est la qualité maîtresse du reporter, et en effet, quand fut passé le temps des petites revues littéraires et des poèmes juvéniles, vous êtes devenu un grand, un parfait reporter. Genre inférieur, disent les écrivains altissimes. Il a pourtant ses titres de gloire ; Chateaubriand, Victor Hugo (dans *Choses vues*) et plus près de vous, Maurice Barrès et les Tharaud n'ont-ils pas été d'incomparables reporters ?

Cette nouvelle carrière s'ouvrit devant vous avec la guerre, l'autre guerre. Les hasards du premier exode, celui de 1914, vous avaient déposé en Hollande. A Amsterdam, à La Haye, il y avait une petite colonie belge d'artistes, de journalistes, de gens de lettres qui profitaient de la neutralité de la Hollande pour manifester leur généreuse horreur de la neutralité. On y faisait de la propagande par la parole et par l'écrit. Deux charmants écrivains, les frères de Solpray, hongrois mais si francisés que bien qu'expulsés de Paris à cause de leur nationalité, ils s'étaient consacrés à la glorification et à l'exaltation de la culture française, avaient fondé une fort belle revue de propagande, la *Revue de Hollande*. Vous en fûtes le collaborateur assidu. Puis la guerre se prolongeant, vous gagnâtes Paris, Londres, et c'est revêtu du magnifique uniforme britannique de correspondant de guerre que vous rentrâtes au pays avec les armées alliées.

Et l'on vous revit, à Frameries, porteur des lauriers de l'écrivain patriote, du propagandiste infatigable et du socialiste ferme sur les principes. Dans l'ivresse de la victoire on s'était empressé de renoncer au vote plural pour instaurer le suffrage universel « pur et simple », corrigé par la représentation proportionnelle. La guerre finie, le temps de l'union sacrée était passé, mais il en restait quelque chose. Pendant la grande épreuve de 1914-1918, les partis si violemment tranchés chez nous avaient appris à se connaître, quelquefois à s'estimer, dans tous les cas à se tolérer. Le parti socialiste avait eu ses hommes dans les cabinets de guerre; il eut sa place dans les cabinets de reconstruction nationale; il était maintenant un parti de gouvernement.

Vous y aviez votre place, toute marquée, et c'est avec une majorité considérable, sinon par acclamations, que vos concitoyens vous envoyèrent à la Chambre. Vous ne l'avez pas quittée depuis, si bien que je crois que vous êtes maintenant un des doyens de l'assemblée. Le petit Piérard a bien navigué; il est arrivé au port.

Mais pour vous le port, ce n'est pas un lieu de repos, c'est un lieu où l'on arrive pour en repartir aussitôt. Vous n'avez jamais tant voyagé que depuis qu'on a pu croire que le mandat parlementaire vous attacherait au rivage.

Mais le chef-d'œuvre de votre vie politique et littéraire, c'est que vous avez trouvé le moyen d'exercer votre métier de député aussi bien sur les paquebots, dans les chemins de fer, dans les terres les plus lointaines, dans les îles bienheureuses et dans les déserts sacrés de la Palestine, dans les pampas et la forêt tropicale que dans votre fauteuil du Palais de la Nation. Vous portiez la bonne parole socialiste sur les chemins du vaste monde et, reporter du *Peuple*, vous ouvriez toutes grandes des fenêtres sur l'univers moderne à vos lecteurs socialistes. J'ajouterai que jamais vous ne vous êtes limité à la propagande politique. C'est plutôt en conférencier artistique et national que vous avez sillonné les routes de la planète. Vous êtes allé répandre la gloire de nos artistes de Rome à Buda-Pest, de Mexico au Caire sans parler de Paris où vous êtes un peu chez vous; n'êtes-vous pas le président du groupe parlementaire franco-belge ?

La dernière guerre, la seconde grande guerre, aurait pu interrompre ces activités cosmopolites, oratoires et littéraires; à peine les a-t-elle ralenties. 1940 ! Nouvel exode, nouvel exil, mais infiniment plus dur que le premier. Il ne s'agissait plus de courir le monde. Toutes les portes étaient verrouillées. Pendant quatre ans, vous avez dû vous contenter de tourner en rond dans le petit territoire restreint qu'on appelait la France Libre, qui d'ailleurs devait bientôt cesser d'être libre. Vous avez dû vous contenter d'écrire pour la bonne cause partout où l'on pouvait encore décemment écrire. Activité restreinte, attente morose, espoirs incertains. Vous vous êtes rattrapé depuis...

Aussitôt après la libération, vous avez repris votre activité parlementaire et ressaisi votre valise de journaliste et de conférencier vagabond. Cette guerre a brisé bien des énergies et le lendemain de cette guerre en a énervé bien d'autres. Beaucoup de ceux de notre âge, mon cher ami,

ou du moins du mien, ressassent sans fin le thème mélancolique des illusions perdues. Je ne crois pas que vous ayez encore toutes les illusions de votre vingtième année, ni même celles, si brèves, de notre dernière victoire, mais vous n'êtes pas de ceux qui comptent éternellement les feuilles mortes dans le triste jardin des regrets et s'il vous arrive de vous promener dans les cimetières, c'est pour répéter avec le poète de la sérénité : « En avant par-dessus les tombeaux. » Vous avez donc repris votre carrière de journaliste, de député, de critique d'art, de commis voyageur de l'idéal avec une alacrité que les années d'épreuves semblent avoir encore accrue et je ne crois pas que le port académique où je salue votre arrivée soit votre dernière escale. Vous en repartirez pour d'autres croisières, sinon pour d'autres aventures, mais j'espère bien que vous goûterez l'agrément de cette escale.

Quant à nous, nous vous sommes reconnaissants de nous avoir apporté à travers quelques parfums exotiques la bonne saveur de votre Borinage natal et cette vaillance devant la vie qui est le trait caractéristique de votre peuple.

Le goût de la vie, l'enthousiasme pour toutes les manifestations de la vie, c'est le trait caractéristique de votre carrière et de votre œuvre. Celle-ci, et combien je vous en félicite, est très peu livresque. Vous êtes entré dans la carrière littéraire à une époque où les écrivains s'enfermaient encore volontiers dans leur tour d'ivoire, vous n'avez jamais possédé la clef de ce dangereux sanctuaire. Vous vous êtes mêlé à toutes les manifestations de votre temps, si bien qu'on ne sait pas trop comment vous définir. J'ai essayé de faire le tour de votre personnalité politique et littéraire mais je serais bien embarrassé de la résumer en une formule. Serait-ce la candeur qui séduisit vos premiers amis littéraires ?

Généralement, quand un poète a abouti dans la politique, il enferme dans un tiroir secret les plaquettes où s'exprimèrent ses rêves juvéniles; s'il les retrouve au soir de sa vie, il en sourit avec un attendrissement ironique; tout au plus murmure-t-il : « Petit garçon, tu n'avais pas tort ». Vous,

entre deux rapports sur le budget des affaires étrangères ou tout autre budget dont pourrait vous charger quelque commission parlementaire, si vous ouvrez le tiroir où vous avez enfermé les plaquettes de votre jeunesse, si vous regardez le rayon de bibliothèque où s'entassent les ouvrages de votre âge mûr, ou les liasses de journaux où vous conservez vos articles, vous pourrez vous dire qu'en somme, après tant d'aventures et tant d'avatars, vous n'avez jamais cessé de servir l'idéal de votre vingtième année. Vous le servirez encore à l'Académie où je suis heureux de vous accueillir.

---



## Discours de M. Louis Piérard

Mesdames, Messieurs,

Pourquoi le dissimuler ? Ce n'est pas sans un peu d'émotion que je prends la parole devant vous. C'est un grand honneur que vous me faites en m'appelant au sein de votre compagnie fondée par un homme dont je vénère la mémoire. Son éloquence, sa curiosité d'esprit qui était sans limites, sa nature à la fois généreuse et artiste, ont illuminé ma jeunesse. Certains d'entre vous m'ont, il y a longtemps déjà, marqué une bienveillance, sinon une amitié où je veux voir, plutôt que dans mes faibles mérites l'origine de votre choix. Vous m'avez élu au fauteuil qu'occupait naguère encore un poète exquis, parfois, Dieu merci ! difficile, qui fut en même temps une des plus nobles âmes que jamais nous connûmes.

Que vous ayez désigné, pour m'accueillir parmi vous, un des amis les plus intimes de Georges Marlow, le confident d'une pensée qui ne s'exprima point seulement par le livre, c'est là, Messieurs, une attention de plus, dont la délicatesse me touche. Au cours d'une longue carrière, M. Louis Dumont-Wilden n'a cessé d'honorer notre commune culture, l'incomparable langue française dont nous sommes en ce pays — c'est notre mission insigne — les mainteneurs. Encore qu'il soit chez lui, à Paris, comme à Bruxelles, il est demeuré fidèle à notre nationalité, comme Rodenbach, Maeterlinck ou Verhaeren qui, pourtant, s'ils avaient voulu...

Après tant de biographies, d'essais critiques que je pourrais nommer, notre confrère publiait, il n'y a guère, un ouvrage qui, lentement mûrit dans la solitude de l'île de Bréhat, tandis que se jouait le sort de la Liberté menacée. Là, face à l'Océan, dont le grondement ne pouvait couvrir celui de l'orage déchaîné par la folie des hommes, ou plus exactement par la vésanie des doctrines totalitaires, il a procédé, pour son compte et le nôtre, à une révision des valeurs littéraires. Puisque le temps semblait revenu des guerres de religion, quelle part de responsabilité y avaient donc certains auteurs qui enchantèrent notre jeunesse ? Il faut admirer la sérénité avec laquelle, malgré le trouble de l'heure, M. Dumont-Wilden a su répondre à cette question. Son livre : *Le Crépuscule des Maîtres* est une œuvre magistrale à laquelle nous nous reporterons souvent.

Dans les paroles qu'il vient de m'adresser, je lui sais gré d'avoir mis, par moments, un peu de cette ironie qui s'allie si bien chez lui à une souriante indulgence : celle-là même qui transparait dans un article que Georges Marlow consacrait à mon livre de début.

Est-ce par André Gide ou notre Mockel, qu'environ la vingtième année, j'entendis faire à la *Libre Esthétique* une apologie de l'influence ? Marlow, lui, dans un article plein de bienveillance, découvrait dans mes poèmes de l'adolescence, une âme « insuffisamment nue ».

Cependant, la jolie effervescence de ce groupe d'*Antée* où je voisinais avec Henri Vandeputte, Isi Collin et Christian Beck, curieux homme ; les rugissements enthousiastes de Camille Lemonnier ; l'accueil cordial d'un Verhaeren ou d'Edmond Picard qui, à l'occasion, nous défendait devant la justice de notre pays (ce sont là choses qui peuvent s'avouer, même en entrant à l'Académie), des visites fréquentes à Max Elskamp, telle journée passée à Berne avec Hubert Krains, secrétaire de l'Union postale universelle, un pèlerinage à Saint-Wandrille ou à la Ramonette, la rencontre à Paris de Lucien Jean, du pauvre Paul Drouot ou de Francis Carco en uniforme de turlourou : tout cela

avait la valeur d'un tonique pour le petit provincial à peine évadé de son village minier.

Si je m'attarde à ces lointains débuts, au risque de m'exposer au reproche d'immodestie, c'est avec l'espoir que vous donnerez à ce bref rappel la portée générale d'un exemple : l'exemple des conditions pénibles auxquelles les jeunes Belges, d'origine plébéienne, étaient astreints, il y a près d'un demi-siècle, s'ils voulaient accéder à la vie de l'esprit. Vous y verrez aussi l'indice d'une déplorable organisation de l'enseignement secondaire qui, je le crains, n'a guère changé.

À l'Athénée de Mons, où l'on m'avait fourvoyé dans une section dite scientifique, je fus placé par un revêche professeur de mathématiques dans ce qu'il appelait « la marine suisse ». Je pus y consacrer à la poésie française et aux romanciers russes, les dix ou douze heures qui, par semaine, étaient dévolues à la trigonométrie, au calcul intégral, à la géométrie descriptive. Je traduisais en vers Heine et Uhland. Je comparais, sur les conseils d'un professeur sagace, les versions que Baudelaire et Mallarmé nous donnèrent du *Corbeau* d'Edgard Poë. Je fus classé premier en flamand — que mes amis wallons me pardonnent ! — au concours général entre tous les athénées du Royaume. Mais la culture classique me fut refusée. Je garde la nostalgie du grec et du latin.

J'ai grandi — comme Marlow — dans un milieu où l'on peinait dur. Comment en un tel jour, n'évoquerais-je point (Messieurs, ne m'en veuillez pas) la figure touchante de ma mère ? Je l'ai vue trimer comme une bête de somme, toute une vie durant.

Au contraire de la mère du petit Vingtras, elle m'entourait d'une affection vigilante. Elle ne savait comment protéger mon travail dans une maison exigue, bruyante et sans confort, où nous étions nombreux, entassés les uns sur les autres, où il n'y avait pas beaucoup de place pour le rêve. Certains de mes premiers poèmes, je les ai rimés en pleine campagne ou bien assis au flanc d'un vieux teruil verdissant.

Quand à 6 h. 30 du matin, je m'apprêtais à partir pour l'école de la ville voisine, je voyais mon grand-père maternel,

noir de poussière de charbon, qui venait de rentrer de la fosse de l'Agrappe où il était du trait de nuit. Il avalait deux grands verres de genièvre, histoire, disait-il, de se racler la gorge après quoi il se mettait nu jusqu'à la ceinture. Ma grand-mère lui enduisait alors le dos de savon noir et le lavait avec soin.

Dans ce décor repris de *Germinal*, mon père essayait de s'évader de la condition ouvrière. Le cher homme ! A distance, il me fait penser un peu au Pasquier de la Chronique de Duhamel. Il a essayé de tous les métiers, de tous les négoce. Un jour, il se mit à fabriquer des arcs pour ce sport antique et gracieux qui, avec la crosse et la paume, est toujours en honneur chez mes compatriotes borains. Le bois dont il se servait, était du chêne de Hongrie ou de l'*amourette*. Une fine poussière était en suspens dans l'atelier et dans les pièces voisines. Si bien que, pendant toute une saison, les cheveux de toute la famille passèrent au rouge carotte.

Dans la suite... Hé bien ! dans la suite, puisque la grâce universitaire m'était refusée, il me fallut, très jeune, faire du journalisme professionnel comme tant d'autres qui firent partie de votre compagnie : comme Giraud, Gilkin, Garnir, comme notre directeur d'hier, M. Gustave Van Zype, comme notre secrétaire perpétuel, comme le grand essayiste qui vient de m'accueillir.

En attendant le *Times*, le *Monde* ou la *Prensa* de Buenos-Aires, je débutai dans un quotidien qui s'appelait : l'*Avenir du Borinage*.

Je laisse aux historiens le soin de déterminer un jour dans quelle mesure je me suis identifié avec cette touchante et sympathique appellation.

Pour le reste, je me suis adonné à un autre mode d'activité à quoi l'on vient de faire une allusion discrète et qui n'a certes rien à voir avec ma présence dans votre compagnie.

Cette activité, Messieurs, elle a été, elle est encore celle de certains d'entre vous. N'en déplaise à la malignité publique, j'ose dire de tous, quelle que soit leur obédience — que, dans la plus dure, la plus ingrate, la plus décevante des

carrières, leur dévouement désintéressé au bien de l'Etat se caractérise d'un seul mot lourd de sens : servir !

Et les discours de Lamartine sur les chemins de fer, la question d'Orient ou la culture de la betterave ne l'ont pas empêché d'écrire *La Vigne et la Maison*.

\* \* \*

Mon Dieu ! il n'y a pas loin de l'humble fonctionnaire de l'Arsenal, de l'Atelier Central des Chemins de fer à Malines au fabricant d'arcs du Borinage. Le père de Georges Marlow, — Jean-Louis — né à Bruxelles en 1836, était certainement d'ascendance anglo-saxonne. Il portait un des premiers grands noms qui apparaissent dans l'histoire de la riche littérature anglaise. Nous savons qu'il existe aujourd'hui, outre-Manche, un écrivain du nom de Louis Marlow.

L'auteur de *l'Ame en exil*, l'aîné d'une famille de trois enfants, fit ses études à l'Université de Bruxelles, et gagna une année en passant deux épreuves en une. La Fondation Universitaire, les prêts d'honneur n'existaient pas encore, pas plus que les bains-douches dans les charbonnages. Pendant de longues semaines, Georges Marlow se sustentait avec des sandwiches au pâté de foie, rognant sur l'ordinaire, pour acheter des livres Galerie Bortier. Tout en étudiant la médecine, il dévorait les poètes. J'ai longtemps médité sur des portraits de lui à cette époque. De même, Marlow lui-même, me montra un jour une photographie de Verhaeren enfant. Il cherchait dans les traits du garçonnet de Saint-Amand, la physionomie caractéristique du futur Viking.

Marlow, en blouse, entouré de robustes carabins, Marlow en garde-civique : quelles images piquantes et touchantes !

Il portait la barbe, comme tout le monde. C'est plus tard qu'on l'a connu glabre, avec dans le regard, ce mélange de malice et de bonté qui nous charmait, mais aussi, déjà, à peine perceptible, ce pli à la base du front, ce signe prémonitoire des grandes douleurs physiques, de l'effroyable martyr qui devrait être infligé au meilleur des hommes.

Notre cher secrétaire perpétuel, Charles Bernard, qui l'a

bien connu à cette époque puisqu'il fut son condisciple rue des Sols, a tracé un bien joli portrait de lui dans une notice qu'il lui consacra au lendemain de sa mort survenue en 1947, et dont vous eûtes la primeur. Il nous le montre beau comme un jeune dieu.

Georges Marlow est né le 1 avril 1872, à Malines, dans la Rue sans fin.

Cette ville où s'écoula toute sa jeunesse et dont l'atmosphère l'imprégna, c'est à peu près la seule ville belge qui ait trouvé grâce devant le pauvre et cher grand Baudelaire injuste envers notre pays mais aigri, malade, méconnu, aux réactions de sensitive : dans son fameux « Argument du Livre sur la Belgique », il note après une promenade à Malines : « Impression générale de repos, de fête, de dévotion.

A Malines, chaque jour a l'air d'un dimanche.

Malines, l'endormie, n'est pas une nymphe : c'est une béguine dont le regard contenu ose à peine se risquer hors des ténèbres du capuchon. »

Comme le poète de Bruges et de Gand, Marlow aurait pu s'écrier à propos de sa ville natale : « O ville, toi, ma sœur ! »

Qui donc pourrait s'étonner des termes dans lesquels Georges Rodenbach remerciait en 1895 l'auteur de *l'Ame en Exil*, recueil qui venait de paraître :

... « Vous pensez si j'aime ce mélancolique et doux portrait, qui est un miroir — profond jusqu'à la douleur et jusqu'à Dieu ! — de cette petite Malines morte que j'aime aussi. J'y ai retrouvé les cygnes, les cloches, le béguinage, tant d'eaux et de voix fluettes exprimées par vous en de très subtils rythmes, en de très précieuses images. »

J'aime assez que ce premier recueil admirablement habillé par Edmond Deman, Georges Marlow l'ait dédié à Denyn, le célèbre carillonneur. Le charme nostalgique en est très grand.

*Ce sont les choses d'autrefois  
Dont la tristesse puérile  
Pleure dans les petites voix  
De cette ville où je m'exile,*

*Que mon âme d'enfant songeur  
Très doucement a chuchotées,  
Craignant le charme ensorceleur  
Des claires îles enchantées.*

*Car pourquoi rêver au soleil  
Quand la frêle ville qu'on aime  
S'endort de son dernier sommeil  
Et pourquoi rêver à soi-même?...*

*Les cloches dont le frisselis  
Effleure à peine le silence  
Et le divin Jardin des Lys  
Où l'on se souvient de l'enfance,*

*Les madones des carrefours  
Et les béguines en prières,  
L'eau qui sanglote au pied des tours  
Qu'argentent les vagues lumières*

*Des vieilles dont les doigts perclus  
Filent la laine des années  
En offrant à l'Enfant Jésus  
Les fleurs de leurs amours fanées,*

*Toutes ces choses que recèle  
Une calme cité du soir,  
Comme une pauvre âme fidèle  
Que berce encore un peu d'espoir,*

*Doucement je les ai chantées,  
Craignant le charme ensorceleur  
Des claires îles enchantées  
Où m'a parfois mené mon cœur.*

Il y a bien là-dedans un certain « frisselis des cloches » ou bien ailleurs « une laine agneline ». « un illuner », un « endeuilli » qui portent la marque d'une époque.

Il y a bien aussi par moments, un écho de Verlaine ou — déjà — de Mallarmé qui va plus tard, exercer sur le poète un souverain empire.

Mais aussi une inspiration propre à notre pays et qui se retrouve chez Maeterlinck, chez Max Elskamp ou Grégoire le Roy. De la sorte, on peut affirmer que nous avons enrichi le clavier de la sensibilité poétique, ajouté des cordes à la lyre, comme le dit Hugo à propos de l'auteur des *Fleurs du mal*.

\* \* \*

En dehors des vingt pièces de l'*Ame en Exil* qui est de 1895 et d'un long poème : *Hélène* — quarante pages de vers impeccables — qui parut en 1926, Georges Marlow n'a rien publié. Rien, sinon quand il avait 18 ans, un mince recueil aujourd'hui introuvable, qu'il dédia en hommage de reconnaissance à un professeur de l'Athénée de Malines et dont il aimait à se gausser plus tard, dans l'intimité. Que ceux-là seuls lui jettent la première pierre qui, collégiens, n'ont point commis semblable péché de jeunesse.

Comme je veux être complet, il me faut mentionner aussi une charmante supercherie : *Le Pommier ou la Miraculeuse aventure d'un bavard* par Pitzembourg Berthoud. Ce n'est pas seulement au pays d'Adoré Floupette et de Louise Lalanne, fille d'Appolinaire, que l'on eut toujours un goût prononcé pour les mystifications littéraires. Notre Christian Beck signa ses livres Joseph Bossi. Il écrivit lui-même en termes lyriques — en lui prêtant du génie — la biographie de ce jeune Italien conquis par les beautés de notre langue.

Quand à mon « pays » Arthur Cantillon, il donna comme traduits de l'anglais, certains poèmes de John Littlebird, écrivain mort prématurément, qu'il avait inventé de toutes pièces et qu'il fit présenter au lecteur par un certain Polydore Flandre que j'ai fort bien connu.

Georges Marlow a pris la peine d'établir la bibliographie de Pitzembourg Berthoud, l'auteur de son historiette qui, soit-dit en passant, est bien irrévérencieuse pour les Académies. On y voit figurer notamment un manuscrit inédit sur les « Origines flamandes de Voltaire et d'Ernest Renan ».



Ce petit livre amusant, que se disputent aujourd'hui les bibliophiles, parut en 1912 aux Editions du *Masque*. Qui de vous ne se souvient de cette belle revue dont les cahiers furent trop peu nombreux et à laquelle Marlow donna tous ses soins, en compagnie d'amis comme Grégoire le Roy, Dumont-Wilden et Stuart Merrill.

Puisque nous parlons de sa collaboration aux revues, comment ne point rappeler qu'après la mort de Georges Eekhoud, il rédigea pendant de longues années la *Chronique de Belgique* au *Mercur* de France. Il le fit, comme toutes choses, avec une haute conscience et une objectivité que n'empêchaient point des goûts très prononcés.

C'est par *Hélène* qu'il restera.

De *l'Ame en Exil*, à ce poème qui donne, à plus d'un endroit, l'idée de la perfection, il y a donc un hiatus de trente ans. L'aventure de Marlow, à cet égard, est un peu celle de Paul Valéry qui fut si près de son esprit et dont il conservait pieusement certaines lettres et certains brouillons de vers, documents indispensables à qui veut bien connaître le poète du *Cantique des Colonnes*. Tous deux procèdent de Stéphane Mallarmé, ce « héros » comme l'appelait Mockel, dans le titre d'un livre qui amorça toute une littérature critique. Cette littérature est particulièrement abondante depuis quelques années. On s'avise enfin de l'inanité, du caractère superficiel de certains jugements hâtifs portés par ceux — paix à leurs cendres — qui ne voulurent voir dans l'auteur de *l'Après-midi d'un faune* qu'un mystificateur ou bien un musicien, l'auteur de sonatines étranges et délicates. On découvre au contraire dans son œuvre (où les choses sont suggérées plutôt que nommées ou décrites) une pensée subtile, toute une philosophie. On traduit en clair des poèmes jusqu'ici considérés comme abscons. Il me plaît de rendre hommage au rôle de véritables précurseurs que jouèrent dans cette exégèse réparatrice notre compatriote Emilie Noulet, Albert Thibaudet et Charles Mauron, le maire aveugle de Saint-Remy-en-Provence. Qui n'entendra un écho de Racine peut-être, mais à coup sûr de Mallarmé, créateur d'un style, et d'une

poétique, dans la langue tout à la fois si pleine, si dense et si diaphane d'Hélène :

*En vain ! Mon âme en pleurs, pareille aux urnes vides  
Qui d'une cendre illustre ont dédaigné le poids,  
Renonce à la faveur de tes fatales lois,  
O dur Amour cabré dans ma chair qui les nie.*

Ou bien encore à la fin du poème :

*Dans l'ombre qui m'enlace, une aube m'apparaît,  
Telle que la vit luire en sa grâce première  
Aphrodite mêlée aux flots de la lumière...  
Et je ris, et je chante, et j'aime et je renais,  
Et dans Hélène en fleur, soudain, je reconnais,  
Blanche, et le front marqué de ton céleste signe,  
Ta fille harmonieuse et rayonnante, O Cygne !*

Vous avez reconnu l'accent. C'est la même beauté pudique, fière, intacte que nous goûtons dans *Hélène* et dans *Hérodiade*. Georges Marlow est bien dans la lignée de ce prince de l'Esprit qui, loin du vulgaire, à l'écart d'une civilisation mécanique dont nous voyons depuis un demi-siècle, s'étendre les ravages, n'a vécu que pour la Poésie et dans le monde du Rêve.

\* \* \*

Dans Marlow comme dans Mallarmé, il n'y eut pas que le poète il y eut aussi l'Homme. Celui dont on recueillait pieusement les propos aux mardis de la rue de Rome, a marqué toute une époque, a fait une impression profonde sur tous ceux qui l'approchèrent.

De même, c'est avec une sorte d'émoi religieux que j'évoque le souvenir du médecin-poète, de l'être tout de bonté, d'intelligence, de désintéressement que nous avons connu dans la vaste maison d'Uccle, bondée de livres et de tableaux où, après tant de visites, tant de soins donnés presque toujours gratuitement à de pauvres diables d'ouvriers ou d'artistes, il se délassait d'un travail exténuant,

dans le culte de la Beauté, l'amour des livres et de la musique, aux côtés de trois femmes — sa compagne, ses deux filles —, trois femmes, trois saintes qui, des années durant, allaient assister, impuissantes, au martyre infligé au plus doux, au plus charitable des hommes.

Malgré ses goûts poétiques qui, nous l'avons vu, s'affirmèrent dès l'adolescence, Georges Marlow fit des études de médecine à l'Université de Bruxelles, poussé non seulement par la curiosité scientifique mais par un besoin d'apostolat, un désir de servir qu'attestent ses camarades de la vingtième année.

Point n'est besoin d'insister sur le grand nombre de médecins qui se sont fait un nom et même parfois un grand nom dans la littérature contemporaine.

J'aime, Messieurs, qu'en premier lieu, on ait indiqué sur la plaque du square aujourd'hui dédié à Georges Marlow, sa qualité de médecin, avant celle de membre de notre compagnie. J'aurais même voulu qu'on y inscrivit : « Médecin des âmes ». L'auteur de *Civilisation* et de *Vie des Martyrs* n'y eût point trouvé à redire. Car, on peut bien le révéler aujourd'hui, Georges Marlow avait perdu, peu à peu, la foi dans la médecine. Hélas ! il devait, par son propre cas, en mesurer l'impuissance, ou tout au moins en connaître les limites mieux qu'il n'avait pu le faire au cours d'une longue carrière.

Dans son livre : *Nature*, Franz Hellens écrit :

« Si l'on admet que les maux purement physiques réagissent sur le moral, il faut accepter aussi que le moral » malade impose à l'extérieur humain une marque visible ». Oui, sans doute, mais la douleur physique peut être dominée par un élément moral, par la volonté et tous ceux que soigna le Docteur Marlow savent qu'il leur donna le courage de vivre et de surmonter leurs souffrances.

Le jeune médecin malinois après un internat à l'Hôpital de Molenbeek, alla s'installer à Ruysbroeck, en 1898. Il y était à peine depuis quelques semaines qu'une terrible catastrophe de chemin de fer se produisit dans les environs. Il fut le premier sur les lieux, se dépensant sans compter, se battant contre la mort, avec une sorte de furia, comme

Walt Whitman, le « penseur de plaies » sur le champ de bataille de Frederiksborg.

En 1903, il reprit la clientèle du Docteur Clerckx à Uccle. Pendant près de quarante ans, il va pratiquer dans ce faubourg qui conserva si longtemps, qui n'a point perdu tout à fait, un aspect semi-campagnard.

J'aime cette rue du Doyenné dans laquelle on débouche, sortant de cette vaste maison que le Docteur Marlow s'était fait construire par son ami J. B. Dewin, le bon géant, le Porthos qu'il avait connu à ses débuts. La rue du Doyenné, la petite place plantée d'arbres où elle mène, l'église rose à coupole, en style concordataire : tout cela vous a un air délicieusement provincial que devait aimer le poète de *l'Ame en Exil*.

C'est là, dans ce décor, dans ce vieux quartier d'aspect rustique encore, cher aux peintres, dans d'autres communes d'un canton en partie rural, que s'est dépensée l'activité professionnelle de Georges Marlow.

Les bonnes gens du pays, s'ils l'avaient pu, auraient sans doute proposé pour sa tombe une inscription analogue à celle que Balzac a imaginée pour son *Médecin de Campagne* : « Ci-gît le bon M. Benassis, notre Père à tous. Priez pour lui ! »

L'exode de mai 1940 l'entraîna, comme tant d'autres, sur les routes de France. Il s'arrêta à Roquebrune, dans cette petite maison qu'il avait acquise, où il espérait pouvoir finir ses jours, dans la lumière, aux flancs de la montagne embaumée, face à la mer d'azur toujours recommencée qu'avait chantée son ami Paul Valéry.

C'est de là qu'il m'écrivit, avant de regagner la Belgique. Sa lettre me parvint dans un petit village des Cévennes où je m'étais terré. Elle portait la marque d'un désarroi profond. En outre, dans son admirable écriture dont la graphie sans seconde nous émerveilla si longtemps, je voyais pour la première fois un tremblement bizarre qui m'inquiéta. Hélas ! C'était le premier symptôme du mal qui, à partir de 1941, devait le terrasser. Ici, je m'arrête, j'hésite, je crains de raviver une douleur immense

chez celles qu'il a tendrement chéries et qui furent pour lui d'un dévouement sublime.

Sa maladie, c'est celle qui emporta Maurice Baring, après quinze années de souffrances atroces pour lesquelles le romancier anglais chercha des consolations dans les écrits de la Sainte d'Avila.

Dieu merci ! le martyr de Georges Marlow ne dura que six ans. Le mal dont il souffrit porte le nom du médecin qui le premier l'étudia en 1817. Je ne vais pas le décrire. Qu'il me suffise de dire, que la cause intime en est encore inconnue.

« La maladie débute après l'âge de 40 ans, insidieusement, sans cause connue. Il n'existe pas de traitement curateur » : Ainsi s'exprime le Docteur Louis Ramond dans les Conférences de clinique médicale pratique qu'il publia en 1935.

Les souffrances sont indicibles. C'est le cas de reprendre un titre de chapitre dans le maître ouvrage de mon illustre ami, le Professeur Leriche : *La chirurgie de la douleur*. « De la création continue de la douleur par la douleur » « Une fois déclenchée, la douleur s'entretient d'elle-même. Y voir un utile avertissement, une réaction de défense est une plaisanterie amère. »

C'est Alphonse Daudet qui a fait de terribles notations sur ses propres souffrances, *la Doulou* comme il l'appelait : « Il paraît que j'en ai pour la vie. Maintenant que je sais que c'est pour toujours, un toujours pas très long, mon Dieu ! — je m'installe et je prends de temps en temps ces notes avec la pointe d'un clou et quelques gouttes de mon sang sur les murailles du *carcere duro*. »

Georges Marlow n'ignorait rien de son cas. Il savait à quelle décrépitude lente mais sûre, il était voué. L'esprit demeura lucide jusqu'au bout, comme celui de Baudelaire qui pétrifié, cloué dans son fauteuil, ne pouvait plus, lui, proférer qu'un seul mot : *Crénom* ! Avec un humour qui faisait mal, mais qui était une manifestation de son courage, Marlow plaisantait sur son propre cas, devant les rares amis admis à la visite dans cette maison de santé où il avait été transporté, proche le Bois de la Cambre.

Sa fille lui faisait la lecture des poètes, des jeunes surtout. Un jour, elle s'aperçut qu'il n'écoutait plus. Une bonne sœur entra et demanda si le docteur entendrait la messe ce jour-là. Il répondit avec un peu de brusquerie : « Mais naturellement ! » A sa fille, qui l'avait toujours connu dégagé de toute croyance religieuse et qui paraissait marquer quelque muette surprise, où faut-il le dire, il ne pouvait y avoir la moindre nuance de reproche, il dit simplement : « J'ai retrouvé Dieu, J'ai tant souffert ! »

On s'arrête bouleversé, interdit. Une parole comme celle-là, aux lèvres d'un mourant, nous jette brusquement au bord de l'insondable mystère. Mystère de l'au-delà, mystère de la réversibilité qui — je le demande aux théologiens — doit jouer pour les souffrances comme pour les vertus et les mérites.

Qui sait ? C'est pour nous peut-être que ce Juste a souffert. Tâchons de nous montrer dignes de lui !

---

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre »,  
12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

Bulletin, t. I-XXII, 1922-1944.

Annuaire, 13 vol., 1928-1945.

### Mémoires

*Les Sources de « Bug Jargal »* par Servais ETIENNE.

*L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.

*Charles De Coster*, par Joseph HANSE.

*L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYSEN.

*Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.

*Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*, par Marcel PAQUOT.

*Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haymin*, par Marthe BRONCKART.

*La littérature et les médecins en France*, par Georges DOUTREPONT.

*Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898*, par François VERMEULEN.

*Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*, par Madeleine REICHERT.

*Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse*, par Louis MICHEL.

*La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours*, par Robert GILSOUL.

*Le Parler de La Gleize*, par Louis REMACLE.

*Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*, par Léon-Louis SOSSET.

*Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique*, par Georges DOUTREPONT.

*Fernand Severin. Le Poète et son Art*, par Elie WILLAIME.

*Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en 1240*, par Maurice WILMOTTE.

*L'Esthétique de Georges Rodenbach*, par Anny BODSON-THOMAS.

*Le Vers moderne*, par Lucien-Paul THOMAS.

*Il y avait une fois*, par François MARET.

*Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)*, par G. CHARLIER.

### Textes anciens

*Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200*, Edité par Alphonse BAYOT.

*La Tragi-Comédie pastorale (1594)* publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

*Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier*. Edité par Rita LEJEUNE.

*Médecinaire liégeois du XIII<sup>e</sup> Siècle et Médecinaire namurois du XV<sup>e</sup>* (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Edités par Jean HAUST.

### Rééditions

Octave FIRMEZ. — *Jours de solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles de SPRIMONT. — *La Rose et l'Epée*.

Edmons PICARD. — *L'Amiral*.

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publiées par L. Christophe et M. Paquot).

Camille LEMONNIER. — *Paysages belges*. Choix de pages. Préface par Gustave CHARLIER.